

Cahier
de la réflexion
doctrinale

SOUS LE FEU

RÉFLEXIONS SUR LE COMPORTEMENT AU COMBAT

Lieutenant-colonel GOYA



TÉMOIGNAGES



CDEF Centre de Doctrine
d'Emploi des Forces
DREX Division Recherche
et Retour d'Expérience



SOUS LE FEU

REFLEXIONS SUR LE COMPORTEMENT AU COMBAT

Cette étude a été réalisée par le lieutenant-colonel GOYA du bureau Enseignements de la Division Recherche et Retour d'Expérience (DREX) du Centre de la Doctrine d'Emploi des Forces (CDEF).

Ce document n'engage que son auteur.

SOMMAIRE

RESUME	5
<hr/>	
PREAMBULE : ASSAUT A SARAJEVO	7
<hr/>	
INTRODUCTION	11
<hr/>	
PARTIE 1 : LE FRACTIONNEMENT DES AMES	15
<hr/>	
1-1. LES BLEUS ET LES VÉTÉRANS	17
1-2. AVANT ET APRÈS	21
1-3. LES ACTEURS	22
1-4. LES FIGURANTS	25
PARTIE 2 : LES CERCLES DE CONFIANCE	29
<hr/>	
2-1. L'INSTRUMENT PREMIER	31
2-2. LA FORCE DU LOUP EST DANS LA MEUTE	32
2-3. L'ESPRIT DE CORPS	34
2-4. L'ESPOIR DE VICTOIRE	36
2-5. LES VALEURS	36
PARTIE 3 : LE THEATRE DE L'ESPRIT	39
<hr/>	
3-1. LES AGRÉGATS	41
3-2. MOUVEMENTS DE FOULE	44
3-3. DOCTEURS EN MORT VIOLENTE	46
PARTIE 4 : LA PEUR ET L'EPEE	51
<hr/>	
4-1. DES ARMES ET DES HOMMES	53
4-2. FRAPPER L'ESPRIT	56

CONCLUSION 61

ANNEXE : UNE JOURNEE A MOGADISCIO 65

SOURCES 73

RESUME

La peur règne sur le champ de bataille. Cette peur est commune et même nécessaire pour mobiliser les ressources nécessaires à la survie. Elle présente cependant des visages très divers en fonction du stress qu'elle induit et de ses variations dans le temps.

Il existe deux " réactions de survie " : la stimulation et l'inhibition. Dans le premier cas, l'organisme fait appel à toutes ses ressources pour " faire face " au danger ; dans le deuxième, au contraire, la peur freine l'individu dans son approche du risque. Chacune de ces réactions peut connaître une forme normale et une forme aggravée lorsque la " quantité de terreur " supportable est dépassée. Cette forme aggravée se traduit par une fuite (parfois vers l'avant) ou, au contraire, par une paralysie complète.

Dès le début de l'action, une troupe se fractionne suivant cette palette de réactions. La répartition dans les catégories varie considérablement en fonction de l'expérience de l'individu et de la confiance qu'il a dans sa capacité à faire face aux événements. Cette confiance est renforcée et encadrée par différents facteurs de l'environnement humain : cohésion du groupe d'appartenance, esprit de corps, espoir de victoire et justesse de la cause. Elle peut être affectée par l'usure ou la surprise.

A la structure prévue par les tableaux d'organisation se superpose donc une structure psychologique avec sa hiérarchie d' " acteurs ", plus ou moins actifs, et de " figurants ", plus ou moins passifs. L'ensemble étant toujours très hétérogène et d'une efficacité très sensiblement différente de celle du terrain d'exercice. Les hommes sont inégaux dans le combat et une minorité, confortée par la présence de la majorité, arrache presque seule la victoire.

La connaissance de cet état de fait permet de développer des méthodes tactiques s'efforçant d'utiliser au mieux ses ressources humaines et de prendre l'ascendant sur celles de l'adversaire. Cela suppose de partir du réel plutôt que de chercher à imposer des schémas et des matériels dont la logique, impeccable en théorie, ne correspond pas à celle qui anime les hommes sous le feu.

Dans ce contexte de violence, chaque individu est un stratège, plus ou moins doué et actif, utilisant toutes les ressources à sa disposition pour s'adapter au milieu. Tout chef est à la fois le stimulateur et le coordonnateur des énergies, rôles différents et qui nécessitent parfois des arbitrages suivant un processus de décision qui tient plus d'une heuristique que d'une méthode cartésienne.

PREAMBULE : ASSAUT A SARAJEVO

27 mai 1995 08H45

Je suis le lieutenant Héluin, je suis en tête de la première section des Forbans du 3e RIMa¹ et je marche à travers les ruelles qui bordent le cimetière juif en direction du pont de Verbanja. J'ai reçu ma mission, il y a un peu plus d'une heure. Elle est très simple : reprendre le poste français près du pont et dont les Tchetsniks² se sont emparés dans la nuit.

Mon idée est d'attaquer simultanément les trois petits bunkers qui composent le poste avec un groupe de trois binômes³ pour chaque objectif. Chaque binôme a un point d'arrivée précis. J'ai laissé mon adjoint en arrière avec les VAB⁴, les tireurs d'élite, avec un fusil Mac Millan⁵, et les tireurs antichars. Sa mission consiste à nous appuyer depuis les hauteurs. Lorsque je lui ai donné cet ordre, il m'a regardé, désespéré : " mon lieutenant, vous pouvez pas me faire ça ! ". Le capitaine Lecointre nous accompagne pour gérer l'environnement de la section, en particulier l'appui des pelotons du RICM⁶.

Guidés par un soldat bosniaque nous arrivons en vue du poste. Je regroupe la section. Je m'aperçois alors que nous avons laissé dans les VAB les deux portes qui devaient nous servir de ponts au-dessus des barbelés, pauvre expédient en l'absence de matériel spécifique. Tant pis. Je regarde mes marsouins. Ils sont calmes et silencieux. Comme eux, je me sens étrangement serein. Il est vrai que depuis mon réveil, il y a trois heures, je n'ai pas eu une minute pour penser au danger. J'ai une confiance absolue dans mon chef et mes hommes. A mon signal, nous dévalons, baïonnette au canon dans la tranchée à une cinquantaine de mètres de l'objectif, appuyés d'abord par les tirs bosniaques. Nous portons les équipements de protection para-balles complets, les mêmes qui n'avaient été conçus que pour des missions purement statiques de garde. Certains de mes marsouins sont en treillis de cérémonie. Ils ne savaient pas, quelques heures plus tôt, que le point fort de la journée ne serait pas la prise d'armes prévue mais un assaut.

Je lance d'abord Le Couric et son groupe en direction de l'objectif le plus éloigné, le poste de garde Ouest. Je les vois courir puis s'arrêter devant les barbelés qui entourent le poste. Ils sont incapables de franchir et les coups commencent à pleuvoir depuis l'immeuble Prisunic qui les surplombe. Un obus de 90 mm frappe alors le bâtiment, suivi de rafales de 7,62 et de 20 mm en provenance des pelotons du RICM. Nous sommes désormais enveloppés d'une bulle de détonations, claquements, sifflements, impacts. Impuissant devant les barbelés, un marsouin regarde hébété sa cuisse perforée. Un autre a deux doigts sectionnés. Une balle se loge dans son pare-cou. Ils resteront sur place, sans même de morphine, car elle a été retirée des troussees de premiers secours, pour éviter la toxicomanie. Deux autres gars sont vidés de toute énergie par la violence qui les entourent, ils sont comme des mannequins inertes. Le groupe est hors de combat. Mon plan a tenu deux minutes trente à l'épreuve des faits.

Je dois réagir immédiatement. Au lieu de s'emparer simultanément des trois points, on les nettoiera successivement en commençant par le poste de sécurité à l'Est. Nous allons tous franchir les barbelés en face de nous, à 90 degrés de ceux qui ont arrêté le premier groupe mais au-delà d'un glacis de cinquante mètres dans l'axe de tirs des Serbes. Je m'élanche en direction de la rivière Miljaca suivi par le deuxième groupe, tandis que les autres marsouins se déchaînent contre Prisunic, Mammouth et

¹ Régiment d'infanterie de marine.

² Irrégulier bosno-serbe. Tchetsniks, Bosno-Serbes et Serbes sont ici synonymes.

³ Association de deux soldats, en l'occurrence un soldat connaissant le poste de Verbanja et un autre ne le connaissant pas.

⁴ Véhicule de l'Avant Blindé.

⁵ Fusil en calibre 12,7 mm capable de percer des murs et de frapper à plus d'un kilomètre et demi.

⁶ Régiment d'infanterie et de chars de marine.

Center, les trois nids à snipers bosno-serbes. A ma gauche, Dannat, l'infirmier, s'effondre, le poumon perforé. Il se relève et marche vers l'arrière en croisant les regards des marsouins qui avancent, hypnotisés par le sang qui coule le long de son bras. Djaouti tombe à ma droite. Je suis maintenant face aux barbelés et malgré les douze kilos du gilet pare-balles, mon armement et mon inutile poste radio PP39, je parviens à franchir les barbelés suivi par mes hommes.

Nous nous trouvons au milieu de croisillons métalliques et obliquons vers la gauche en direction du poste. Il pleut alors des balles comme à Gravelotte. Mon cerveau est comme la focale d'un appareil photo. Je suis actuellement en mode " panorama ". Je me retourne et vois mes tireurs Minimi⁷ enchaîner rafale sur rafale sur toutes les ouvertures de Prisunic. L'un d'entre eux, Coat, court vers un blessé pour lui prendre ses chargeurs Famas, mais comme ceux-ci ne vont pas sur les Minimi, il est obligé de retirer les cartouches une à une pour garnir ses " camembert ". D'un seul coup, sa tête fait un mouvement étrange et il s'affaisse sur le côté.

Je poursuis ma route vers le merlon de terre qui protège l'entrée du poste. Je ressens le besoin d'ouvrir le feu mais mon Famas refuse obstinément de fonctionner. Je pense qu'il faudrait que je m'arrête pour y remédier mais que je n'ai pas le temps. A aucun moment il ne me vient à l'esprit que j'ai peut-être oublié d'armer mon fusil d'assaut. A côté de moi, Dupuch s'arrête net : " je suis touché... ". Il s'observe pendant une seconde " non ... c'est bon ! " et repart. Il a effectivement été touché mais la balle a traversé la gourde accrochée au ceinturon et est venue se loger dans sa lampe torche. Nous nous entassons sur le merlon de terre face à la porte d'entrée. Il y a quelques secondes, je fonctionnais en panoramique, maintenant plus rien n'existe hormis l'espace dans les barbelés par lequel je lance la grenade que me tend Dupuch. Explosion.

Je me lance baïonnette en avant, bien décidé à embrocher le premier Serbe qui se présentera dans le couloir. Les hommes sont collés à moi, deux par deux. Nous sommes à peine une dizaine, le tiers de l'effectif de départ. La section avec ses trois groupes s'est rapidement reconfigurée en un élément d'assaut, tiré par moi avec des binômes injectés au fur et à mesure dans l'action et un deuxième échelon, pour protéger les arrières et " nettoyer ". Un geste et Dupuch se lance dans le poste de garde Est, pendant que Llorente lance une grenade dans le couloir des WC. Humblot et Jego suivent, je les envoie sur le toit pour se mettre en appui. Nous poursuivons vers le deuxième conteneur qui nous servait de zone vie et qui forme le deuxième objectif. Delcourt s'avance dans le couloir mais une rafale en provenance du fond du poste le refoule. Je prends une grenade au capitaine Lecointre qui me suit et la lance derrière le rideau de la zone vie.

Lorsque je surgis devant ce qui nous servait de salle à manger, je vois un rideau de feu monter le long du mur du fond et glisser au dessus de moi sur le plafond. Je hurle : " la bonbonne de gaz ! ". Dupuch et Delcourt reculent précipitamment. Une fraction de seconde plus tard, j'entends une énorme explosion et je vois distinctement sur fond de flammes, un petit objet foncer vers moi. J'ai l'impression d'être dans une séquence de film au ralenti. Je prends un choc terrible à l'œil gauche et je suis projeté en arrière alors qu'un jet de sang part dans la direction opposée. Les hommes me regardent en hésitant et je baragouine ce que je crois être des ordres pour les empêcher de s'arrêter. J'ai encore le temps de dire au capitaine que je ne me sens pas bien avant de m'effondrer.

Je reprends mes esprits, quelques instants plus tard, réveillé par les impacts de balles sur les sacs à terre contre lesquels je suis assis. Je suis couvert de sang. Je me relève, sort du bâtiment du côté de la rivière Miljiaca. Une explosion me renvoie à l'intérieur. Je suis comme une petite souris buttant contre des électrodes dans un labyrinthe. Mon cerveau fonctionne par éclipses. Je vois un marsouin posté face au dernier bâtiment tenu par les Serbes.

⁷Fusil-mitrailleur léger, utilisant dans ses chargeurs courbes (« camemberts ») la même munition que le Famas (fusil d'assaut de la manufacture d'armes de Saint-Etienne).

" Qu'est-ce que tu fais là ?

- C'est là que je devais être à la fin. "

Dans le désordre général cet homme s'est raccroché à l'ordre que j'avais donné avant l'assaut. Je comprends alors que le capitaine a pris l'action à son compte et a entrepris d'éliminer les Serbes dans la pièce du fond et de sauver les prisonniers français qui s'y trouvent. Avec la poignée d'hommes qui reste, il abat deux Tchetsniks dont un lui sourit en disant " Français, bons combattants ! " mais les autres réussissent à s'enfuir avec le dernier prisonnier.

A la radio, j'appelle Cheick et lui ordonne d'envoyer un tireur d'élite et un tireur antichar. Je compte les placer face à l'immeuble. Je circule dans le poste ravagé. Je vais dans la zone vie, il y a trois prisonniers serbes, et un cadavre, serbe également, allongé au milieu. Le caporal-chef Jego, vient vers moi. Je remarque que sa gourde et un de ses porte-chargeurs sont perforés. Il a pris une rafale dans le " buffet ". Sa voix est cassée : " Humblot est encore sur le toit. Il est blessé et ne répond plus ". Je me place en appui face à l'immeuble qui nous surplombe tandis que Mandart et le capitaine Labuze descendent Humblot. Il le déposent au pied de l'échelle au moment de l'arrivée du toubib. Celui-ci prend le pouls et me regarde au bout de quelques secondes : " Désolé mais pour lui, c'est fini. "

Le combat est terminé. J'apprends qu' Amaru a été abattu par un tireur d'élite alors qu'il mitraillait les bâtiments depuis sa tourelle, non protégée, de VAB. Dix-sept autres marsouins sont blessés dont trois grièvement. Nous avons tué quatre Serbes dans le poste et fait quatre prisonniers. J'ignore le bilan des pertes ennemies dans les immeubles alentours.

Errant dans les couloirs, en attendant la relève, je croise un caporal-chef qui me dit d'aller me faire soigner. Je me déplace vers le VAB San, criblé d'impacts, qui s'est posté devant l'entrée puis m'indigne : " ce n'est pas un caporal-chef qui va me donner des ordres ! " et je reviens sur mes pas. Le gars me voit et insiste " mon lieutenant, il faut vous faire soigner ! ". Je réponds " bon d'accord " et ressort. A l'extérieur, le sol est jonché des équipements qui ont été arrachés aux blessés pour leur donner les premiers soins et de chargeurs, dont beaucoup sont encore à moitié pleins. Beaucoup de gars profitaient de chaque moment de répit pour jeter leur chargeur entamé et en mettre un plein. Nous avons ainsi utilisé plus de 4000 cartouches en quelques dizaines de minutes sur une surface d'un hectare.

Vers 10h30, la section du lieutenant Provendier est là pour nous relever. Quelques minutes plus tôt, ils ignoraient même qu'un assaut avait eu lieu. Les hommes sont muets et ouvrent de grands yeux en me voyant. Je pense : " aucun ne me salue, c'est quoi ce bordel ! ". J'amène Provendier à l'intérieur pour lui expliquer la situation. Je m'installe sur une table et commence à lui faire un croquis. Un cadavre Serbe est à mes pieds sans que cela me trouble le moins du monde. Mon sang tombe en goutte à goutte sur le croquis et lorsque je l'efface négligemment avec ma manche, je perçois que la situation n'est peut-être pas habituelle. Les consignes données, j'embarque avec mes survivants dans les VAB en direction de la patinoire de Skanderja⁸. Nous sommes hagards. A Skanderja, nous recevons des soins rapides puis vers 13 heures, je pars avec les autres blessés en direction du GMC⁹ de PTT Building¹⁰. Dès le contact avec le lit de l'hôpital, je m'effondre, épuisé.

⁸ Le site Skanderja au cœur de la vieille ville musulmane de Sarajevo était la base principale du Bataillon d'infanterie n°4 de la Force de Protection des Nations-Unis.

⁹ Groupe médico-chirurgical.

¹⁰ Emplacement de l'état-major de la Forpronu à Sarajevo.

INTRODUCTION

" Le cœur humain est le point de départ de toutes choses à la guerre "

Maurice de Saxe

Le capitaine Lecointre, le lieutenant Héluin et leurs hommes ont fait un bref passage dans un monde étrange et régi par des lois propres : la zone de mort. Comme la proximité d'un trou noir modifie les lois de la physique, la mort est un objet à forte gravité qui métamorphose les hommes. S'engager dans un combat, c'est pénétrer et se débattre dans une bulle de violence aux lois psychologiques propres. En sortir, c'est se réveiller d'un cauchemar.

Le but de cette étude est d'accompagner le combattant dans cet univers afin d'essayer de comprendre, avec le regard d'un soldat, ce qui s'y déroule et d'en tirer des conséquences sur nos méthodes tactiques.

Une telle intention n'est pas nouvelle, elle a même été brillamment initiée, il y a plus de cent trente ans, par Ardant du Picq, dont les observations restent d'une grande pertinence, puis par une école de pensée, riche mais excessive, qui lui a succédé avant la Grande Guerre. Depuis cette époque, l'approche comportementale du combat est presque un monopole des Anglo-saxons. Leurs travaux ont été cependant superbement ignorés dans une armée française plus attirée par les spéculations intellectuelles que par l'observation pragmatique de ce qui se passe réellement au " ras du sol ".

Or, depuis un peu plus d'une vingtaine d'années nous avons renoué avec le combat et nous y perdons en moyenne, en tués et blessés, l'équivalent d'une section chaque année. Certes il ne s'agit là, pour l'instant, que de miettes par rapport aux batailles du siècle précédent mais pour ceux qui y participent, à l'échelle microtactique, les situations n'y sont guère différentes. De plus, parce qu'ils se déroulent toujours à l'étranger et sous l'œil des caméras, ces combats modernes ont des résonances politiques très supérieures à celles qu'ils pouvaient avoir dans le passé aux mêmes échelons tactiques. L'action d'un sergent engagé dans un accrochage au milieu d'une foule africaine peut engager ainsi la nation toute entière. Cela nous contraint à une " qualité totale " de comportement éthique mais aussi tactique. Il n'est donc peut être pas inutile de revenir aux " fondamentaux ".

Cette étude succincte et imparfaite a pour seule vocation de regarder le combat différemment et de susciter une critique fertile. Elle repose sur l'axiome que la peur étend son emprise sur tous les êtres qui évoluent sur le champ de bataille. Cette peur, dont la forme et les effets peuvent varier dans le temps, ne s'exprime pas non plus de la même façon suivant les individus. Il s'ensuit un fractionnement psychologique de la troupe qui se superpose à sa structure organique et induit des " rendements " très variables que tout chef doit saisir pour en tirer parti.

PARTIE I

LE FRACTIONNEMENT DES ÂMES

La présence de la peur sur le lieux des combats est un constat banal qui mérite toutefois d'être réaffirmé car le terme de peur est plus ou moins inconsciemment associé à celui de lâcheté. Cette peur est donc commune et même nécessaire pour mobiliser les ressources nécessaires à la survie. Le stress qu'elle induit provoque cependant des attitudes très diverses dans le temps.

1. LES « BLEUS » ET LES VÉTÉRANS

Le stress est une réaction biologique, physiologique et psychologique de l'individu face aux agressions de l'environnement. Le système nerveux sympathique, prévu pour les « affaires exceptionnelles », mobilise et dirige toutes les ressources du corps et prend le pas sur le système nerveux parasympathique qui assure « les affaires courantes ». Un certain nombre d'activités non essentielles, comme la digestion ou le contrôle du sphincter, sont complètement laissées de côté. D'où un certain nombre de symptômes comme des battements de cœur violents, des tremblements incontrôlables, des sueurs froides, des vomissements ou des urinations ou des défécations involontaires (dans 5 à 6 % des cas en moyenne¹¹).

Sans entrer dans les détails biochimiques retenons simplement que tout cela débouche sur **deux « réactions de survie » possibles : la stimulation et l'inhibition**. Dans le premier cas, l'organisme fait appel à toutes ses ressources pour « faire face » au danger ; dans le deuxième, au contraire, la peur freine l'individu dans son approche du risque. On distingue, à chaque fois, une forme normale et une forme aggravée, en général lorsque les capacités d'adaptation de l'individu sont insuffisantes pour faire face à la situation.

Cette peur est normale et constitue une sauvegarde. Pour Jean Norton-Cru, Poilu pendant deux ans, « *sans peur nous n'aurions pas vécu vingt-quatre heures en première ligne ; nous aurions commis tant d'imprudences par inattention que nous aurions vite reçu la balle qui guette l'inconscient.*¹² »

Si la peur est commune, elle est cependant appréhendée de manière très différente suivant les individus. Un premier clivage, évident, sépare nettement les « bleus » des vétérans. Nous allons le décrire à partir de témoignages, de la Grande Guerre pour la plupart.

Il y a d'abord **l'attente du baptême du feu**, ce « dépuclage de l'horreur » dont parle Céline. Cette attente est souvent empreinte d'une sorte d'« appréhension enthousiaste », avec beaucoup d'interrogations. Le jeune Du Montcel arrive sur le front à la fin du mois de février 1915 : « *J'ai comme le sentiment que je vais être initié à une grande chose follement désirée, vers quoi toutes mes forces sont tendues depuis des mois et sur le point de la connaître j'éprouve à la fois de l'appréhension et comme une sourde allégresse.* » Sa principale angoisse est d'être à la hauteur des normes de courage de la collectivité à laquelle il appartient : « *il me tarde, d'autre part, d'être mis à l'épreuve, de ne plus faire figure de « bleu » aux yeux de mes hommes qui ont tous déjà vu le feu ou connaissent la tranchée, aux yeux surtout de ces rares rescapés de Champagne qu'on reconnaît tout de suite parmi les autres à la teinte délavée de leur capote, à leur regard atone devenu indifférent à tout*¹³. » Le choc vient alors du décalage entre l'anticipation de l'événement et la violence de la réalité.

Les premiers combats d'août 1914 sont particulièrement traumatisants à cet égard, car presque tous les hommes sont des « bleus » et ce qui se passe est très loin de ce qui était attendu. Pour Galtier-Boissière, un des grands témoins de cette guerre,

¹¹ Richard Holmes, *Acts of War : The Behavior of Men in Battle*, New York, The Free Press, 1989, p. 205.

¹² Jean Norton-Cru, *Témoins*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, p. 28.

¹³ Paul Tezenal du Montcel, *L'Heure H*, Paris, Plon, 1925, p. 6.

nous nous représentions naïvement la campagne comme une promenade militaire, une succession rapide de victoires faciles et éclatantes. Le premier contact avec le feu est alors cruel : Soudain, des sifflements stridents qui se terminent en ricanements rageurs nous précipitent face contre terre, épouvantés.[...] La tête sous le sac, je jette un coup d'œil sur mes voisins : haletants, secoués de tremblements nerveux, la bouche contractée par un hideux rictus, tous claquent des dents ; leurs visages bouleversés par la terreur rappellent les grotesques gargouilles de Notre-Dame ; dans cette bizarre posture de prosternation, les bras croisés sur la poitrine, la tête basse, ils ont l'air de suppliciés qui offrent leur nuque au bourreau [...] Combien de temps ce supplice va t'il durer ? Pourquoi ne nous déplaçons-nous pas ? Allons-nous rester là, immobiles, pour nous faire hacher sans utilité ?¹⁴

Il réalise alors que la lutte qui commence sera une épreuve terrible.

Avec le prolongement de la guerre, les choses apparaissent moins difficiles pour les « bleus ». Ils sont préparés par l'ambiance de guerre qui règne dans le pays, les récits des combattants blessés ou permissionnaires. On comprend surtout la nécessité d'une approche progressive du combat par un intégration préalable dans une cellule tactique solide et des séjours dans des secteurs calmes.

Il se produit ensuite une forme d'accoutumance et d'adaptation.

Paul Lintier, artilleur en 1914 décrit ainsi ce processus.

D'abord le danger est un inconnu...on sue, on tremble...l'imagination l'amplifie. On ne raisonne pas...par la suite on discerne. La fumée est inoffensive. Le sifflement de l'obus sert à prévoir sa direction. On ne tend plus le dos vainement ; on ne s'abrite qu'à bon escient. Le danger ne nous domine plus, on le domine. Tout est là. [...] Chaque jour nous entraîne au courage. A connaître les mêmes dangers, la bête humaine se cabre moins. Les nerfs ne trépident plus. L'effort conscient et continu pour atteindre à la maîtrise de soi agit à la longue. C'est toute la bravoure militaire. On ne naît pas brave : on le devient.¹⁵



Durant cette guerre de 1914-1918, quand on compare les pertes mensuelles des différentes armées et le nombre d'instruments de mort présents sur le front, on constate paradoxalement que **les pertes diminuent régulièrement alors que le nombre d'armes augmente très vite**. Cet étrange paradoxe s'explique simplement par le fait que les soldats devenaient de plus en plus « difficiles à tuer » avec le temps, parce qu'ils s'étaient adaptés à ce monde d'une hostilité extrême, comme les Inuits aux

¹⁴ Jean Galtier-Boissière, *La fleur au fusil*, cité par le Lieutenant-colonel Armangaud, *L'atmosphère du champ de bataille*, Paris, Lavauzelle, 1940, p. 79.

¹⁵ Paul Lintier, *Ma pièce*, Paris, Plon, 1916, p. 146.

conditions du Grand Nord. Werner Beumelberg dans *La guerre mondiale vue par un Allemand* et ancien combattant lui-même décrit ainsi le soldat allemand de 1918 :

Le soldat, c'est maintenant une somme d'expérience et d'instincts, un spécialiste du champ de bataille ; il connaît tout : son oreille contrôle instinctivement tous les bruits, son nez toutes les odeurs, celle du chlore, des gaz, de la poudre, des cadavres et toutes les nuances qui les séparent. Il sait tirer avec les mitrailleuses lourde et légère, avec le minen, le lance-grenades, sans parler de la grenade à main et du fusil, qui sont son pain quotidien. Il connaît la guerre des mines, toute la gamme des obus, du 75 au 420, le tir tendu et le tir courbe, et saura bientôt comment il faut se tirer d'affaire avec les chars¹⁶.

Avant l'offensive sur l'Aisne, Du Montcel s'adresse à ces hommes :

Certains, plus rares, ceux que j'aime le mieux, ont un air calme et un regard tranquille qui se pose sur le mien, sans que l'effort y transparaisse. C'est là le comble de l'art : ce sont les as. Ceux-là ont depuis longtemps mesuré toute l'étendue du risque et du sacrifice : ils ont fait la Somme, la Champagne ou l'Argonne ; ils ont acquis une maîtrise qui leur permet d'être eux-mêmes en toutes circonstances, et les épreuves répétées n'ont pas tari la source de dévouement qui est en eux¹⁷.

Cela ne veut pas dire pour autant que les vétérans n'ont pas peur. Pendant la Première Guerre mondiale, le docteur Pierre Ménard a effectué, pendant plusieurs mois, une série de prises de pouls et de tension chez les combattants sur les différentes lignes de tranchées (à 100 m de l'ennemi, à 300-400 m et à 4 km¹⁸). Sa conclusion est simple : « **le soldat, en face du danger, est toujours en proie à la peur. Celle-ci est parfois violente, souvent minime, jamais nulle.** » Il reprend les travaux de Grasset (*Le psychisme inférieur*, 1913), en distinguant ce qu'il appelle un centre O, qui est le centre de l'attention consciente et une périphérie où les informations sont intégrées de manière automatiques, comme quelqu'un qui lit le journal (avec le point O) tout en marchant, en évitant les obstacles de manière automatique.

Lorsqu'un soldat arrive pour la première fois sur la ligne de feu, son anxiété est très grande. La peur est violente, consciente et donc perçue par le « centre O ». Les émotions ne se hiérarchisent pas. Le soldat est presque aussi effrayé par un obus tombant à 100 mètres qu'à 10 mètres. Cette peur exagérée lui fait faire des séries d'actes inutiles et souvent dangereux. Avec le temps et l'expérience, la peur ne disparaît pas complètement mais elle reste, atténuée et largement inconsciente. Elle devient la peur utile qui tient sa sensibilité toujours en éveil et déclenche les actes automatiques salvateurs tout en conservant le libre usage de ses facultés intellectuelles supérieures, de son « centre O »¹⁹.

Notons enfin que si les « bleus » ont surtout peur de mal se comporter, c'est la peur de la mutilation qui domine chez le vétéran²⁰. Pour le cadre, c'est souvent le sort de ses hommes, résultat de ses propres décisions qui induit le stress. Alors que son « centre O » est absorbé par de multiples tâches. Pendant la Guerre des six jours (1967), un officier israélien estimait qu'« *une des choses qui résout tous les problèmes de l'officier est simplement le fait que vous soyez responsable de vos hommes et de leurs vies.* »²¹

¹⁶ Werner Beumelberg, *La guerre mondiale vue par un Allemand*, cité dans *La Première Guerre mondiale*, tome 2, Paris, Larousse, 1968.

¹⁷ Paul Tezenal du Montcel, *op. cit.*, p. 94.

¹⁸ Les variations de tension étaient les plus fortes en première ligne, alors que c'était la seconde qui était la plus dangereuse car soumise de plein fouet au tirs d'artillerie.

¹⁹ Pierre Ménard, « Psychologie militaire, la peur subconsciente du soldat dans les tranchées », in *Revue d'infanterie 1922-1*.

²⁰ Richard Holmes, *op. cit.*, p. 205.

²¹ *Ibid*, p. 235.



L'accoutumance n'est cependant pas forcément synonyme de renforcement psychologique car elle introduit un phénomène d'usure. L'approche d'un nouveau combat fait resurgir des souvenirs refoulés et accroît la tension. Pour Jünger, « *c'est une erreur de croire qu'au cours d'une guerre le soldat s'endurcit et devient plus brave. Ce qu'on gagne dans le domaine de la technique, dans l'art d'aborder l'adversaire, on le perd de l'autre côté en force nerveuse*²² » En 1918, lui-même se sent « *entièrement saturé d'expériences et de sang. Et j'ai alors l'impression qu'on nous en a vraiment trop demandé.* »

Dans l'autre camp, pour Charles Delvert « *Cette guerre effroyable, où le feu ne cesse pas un seul instant, tend à tel point les nerfs que, loin de diminuer, l'appréhension ne fait qu'augmenter chez les combattants. Et tous sont ainsi. Sans doute, on arrive à ne plus faire attention à un obus qui passe ou une balle qui siffle. Mais à chaque nouveau départ pour les tranchées, je vois les visages un peu plus contractés.*²³»

Lord Moran, officier-médecin britannique lors des deux guerres mondiales, compare au cycle des saisons l'usure des équipages de bombardiers soumis à un état permanent de peur lors des missions. « *Le pilote passe par une période d'été, période de confiance et de succès. Mais les mois d'été passent et quand l'automne survient, l'image de la détresse du pilote est peu différente de celle du soldat*²⁴».

Lors des événements de novembre 2004 en Côte d'Ivoire, outre les témoins de l'attaque aérienne qui a tué neuf de leurs camarades, les soldats français qui ont présenté quelques troubles psychologiques pouvaient être classés en deux catégories. **Il y avait les « bleus » qui se rendaient compte que la vie militaire pouvait être dangereuse et les « anciens » qui revivaient des expériences similaires** vécues sur d'autres théâtres d'opérations²⁵. Au même moment, lors des combats pour la reconquête de Falloujah, la Combat Stress Team (cellule de soutien psychologique) des Marines recevaient deux flots distincts : celui des jeunes dans un premier temps et celui des plus anciens quelques jours plus tard.

A l'intérieur de ce cycle long, du premier contact avec la mort jusqu'à l'usure du vétéran, on peut introduire des **cycles plus courts en fonction de la durée d'exposition au combat.**

Une étude réalisée en Normandie par le lieutenant-colonel Appel et le capitaine Beebe sur les soldats américains montre que ceux-ci mettaient en moyenne de 25 à 30 jours pour s'adapter au combat. Ils étaient ensuite pleinement efficaces pendant une dizaine de jours, puis déclinaient rapidement ensuite pour atteindre **un point de rupture vers 200-240 jours de combat accumulés.** Il est intéressant de noter que les Britanniques estiment ce nombre à 400 jours mais les Britanniques pratiquaient des rotations plus fréquentes que les Américains avec une moyenne de quatre jours de

²² Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Paris, Payot, 1930, p. 18.

²³ Charles Delvert, *Carnets d'un fantassin*, Paris, Albin Michel, p. 150.

²⁴ Richard Holmes, *op. cit.*, p. 214.

²⁵ Témoignages oraux à l'auteur.

repos pour douze de combat. Chez les Américains, qui manquaient cruellement de fantassins, les séjours en ligne de plus d'un mois étaient fréquents.²⁶

Une autre étude (Swank et Marchand) montre qu'à partir de 60 jours de combat continu, 98% des survivants présentent déjà des troubles psychologiques. En 1944, après 44 jours d'opérations continues en Italie, 54% des évacués de la 2ème division blindée américaine l'étaient pour des causes psychologiques. Deux ans plus tôt, en Birmanie après la désastreuse offensive de l'Arakan, la 14ème division britannique fut considérée comme entièrement neutralisée psychologiquement²⁷. Notons que dans l'étude de Swank et Marchand, **2% des hommes résistent indéfiniment à la pression psychologique des combats**. Nous retrouverons plus tard ces « personnalités psychotiques agressives », selon les termes de ces auteurs.

2. AVANT ET APRÈS

La dépense d'énergie que réclame à chaque pas la progression sous le feu, l'effort pour éviter le danger à tout instant tout en cherchant à accomplir sa mission mettent l'individu dans une tension psychologique extrême. Par contrecoup, **la fin du danger, même provisoirement entraîne une décompression lorsque le système nerveux parasympathique reprend le dessus**. Le sommeil, le dégoût de tuer ou même le rire font leur apparition comme lorsque après un furieux combat pour s'emparer d'une tranchée, et alors que la situation est encore très incertaine, un soldat du lieutenant Rommel provoqua l'hilarité en découvrant des sous-vêtements féminins.

Lorsqu'il ne s'agit que d'une pause dans le combat, cette baisse de tension peut être un facteur de vulnérabilité. Dans *Men against fire*, le colonel américain Marshall, décrit deux cas flagrants. A Kwajalein (Pacifique, 1944) une section du 17ème régiment d'Infanterie s'empara d'un point d'appui japonais, à l'exception d'un abri où s'était caché quelques défenseurs. Malgré cette menace et les tirs proches d'une mitrailleuse contre des voisins, les soldats américains s'assirent par terre et commencèrent à manger. Lorsque les Japonais tentèrent une sortie, la surprise est totale²⁸. Pendant les combats près de Bastogne (décembre 1944), les Américains s'emparèrent du village de Wardin, après un engagement bref mais violent, avec notamment la destruction de plusieurs chars allemands. Une heure seulement après la prise du village, la contre-attaque ennemie surprit les Américains en train de piller les garde-manger des maisons belges. Dans ce contexte le rôle des cadres est évidemment essentiel pour maintenir la vigilance et stimuler les hommes.

La fin des combats est un soulagement mais c'est aussi une phase délicate. Comme à la sortie d'un cauchemar, les combattants ont le plus grand mal à se remémorer le « film » complet des événements. Chenu admire ses « *camarades qui parlent de la bataille comme s'ils l'avaient comprise*²⁹. » Marc Bloch, sergent dans l'infanterie, se rappelle les combats comme « *une série discontinuée d'images, bien vivantes mais mal reliées, comme une bobine de film qui aurait des trous ici et là et dont certaines scènes seraient inversées*³⁰. » Il s'avère donc souvent nécessaire de parler et d'échanger pour comprendre et de relativiser les responsabilités de chacun (culpabilité vis-à-vis des morts et blessés, des peurs et des blocages). Après le combat sur Verbanja, le lieutenant Héluin, lui même blessé dans l'action, demanda que les cloisons séparant les hommes de la section dans le Groupement médico-chirurgical soient retirées pour permettre cette thérapie de groupe qu'il estime

²⁶ Richard Holmes, *op. cit.*, p. 215.

²⁷ *Ibid*, p. 260.

²⁸ S.L.A. Marshall, *Men against fire*, United States of America, University of Oklahoma Press, 2000, pp. 143 et 144.

²⁹ Charles-Maurice Chenu, *Du Képi rouge aux Chars d'Assaut*, Albin-Michel, Paris, 1932, p. 89.

³⁰ Richard Holmes, *op. cit.*, p. 156.

devoir durer de trois à quatre jours. Après les combats de Gohitafla en Côte d'Ivoire (juin 2004), le chef de la section française engagée pendant toute une nuit a obligé chacun de ses hommes à mettre par écrit sa vision des événements. Bien souvent cependant, il faut un œil extérieur, celui d'un historien, pour structurer des événements qui, sur le moment, ne sont que des facettes du chaos. Sans cela, les hommes restent avec leurs pensées et peuvent même avoir un sentiment d'échec alors que leur unité a été remarquable.



Le soir de la bataille, l'effort fourni écrase l'homme. Après l'attaque du 21 mars 1918, Ernst Jünger s'effondre « *et un voile descend sur la plénitude d'images colorées, terribles et merveilleuses de cette bataille qui, comme un rêve aux couleurs de sang sombre et de feu pourpre, avait soumis le cœur aux épreuves de l'abîme*³¹. »

3. LES ACTEURS

Après avoir considéré les comportements sur la durée, pénétrons maintenant directement dans le présent des combats.

Pendant la guerre du Golfe (1991), une section d'infanterie de marine reçoit l'ordre de s'emparer de quelques bunkers tenus pas une poignée de soldats irakiens. Les quatre VAB foncent en parallèle vers l'objectif alors que les mitrailleurs de bord se déchaînent. Au



³¹ Ernst Jünger, *Feu et sang*, Christian Bourgeois, 1998, p. 177.

bout de quelques dizaines de mètres, le sous-officier adjoint, en tape arrière d'un véhicule, voit un VAB le doubler. Il s'aperçoit aussi que son mitrailleur n'arrête pas de tirer devant lui et va donc frapper le VAB plus rapide. Il est obligé de monter sur le toit du VAB pour aller le maîtriser. Les VAB s'arrêtent devant l'objectif. Les hommes débarquent. Certains d'entre eux sont munis de grenades au bout de leur fusil d'assaut. Dès lors, ils ne peuvent tirer des balles et se défendre. Ils se débarrassent donc des grenades en les tirant n'importe où et avec un effet nul. Un tireur antichar reçoit l'ordre de tirer une roquette sur un bunker. Il exécute l'ordre mais sans bouger de sa position, juste devant un VAB. Il est donc emporté par le souffle arrière de sa roquette qui rebondit sur le véhicule. Au moment de monter à l'assaut, un caporal-chef, s'assied dans le sable, paralysé.

Dès le début de l'action, la troupe se fractionne suivant les deux « réactions de survie » déjà évoquées : la stimulation et l'inhibition. **Chacune de ces réactions peut connaître une forme aggravée ou une forme normale.** Dans le premier cas, la « quantité de terreur » supportable est dépassée et provoque une fuite ou au contraire une paralysie complète. Ernst Jünger décrit son premier combat : « *mes nerfs m'abandonnèrent complètement. Sans ménagement pour rien ni personne, je me mis à courir comme un fou à travers tout.* ». Cette fuite peut se diriger également vers l'avant. Il s'agit, dans ce cas, d'une attitude suicidaire, le plus souvent inconsciente, visant, selon Claude Barrois, à mettre fin immédiatement à la peur par la mort elle-même, tout en respectant la discipline³². En juin 1944, un parachutiste américain est posté seul face à un pont et se retrouve seul face à quatre chars allemands. Ses camarades le voient courir vers les chars en tirant avec son fusil-mitrailleur³³. Les cas de paralysie sont également fréquents. En 1915, dans l'Argonne, la compagnie du lieutenant Rommel s'infiltré par un passage à travers un réseau de barbelés jusqu'à ce que le chef de section se paralyse d'un seul coup, bloquant ainsi sa section et le reste de la compagnie de l'autre coté de l'obstacle. « *Les appels et les cris n'y font rien*³⁴. »

Les autres, la très grande majorité, se répartissent en **deux groupes inégaux et fluctuants : les « acteurs » et les « figurants ».**

Sous l'emprise d'un afflux d'adrénaline, les « acteurs » du champ de bataille **bénéficient d'un surcroît momentané de force physique et d'un accroissement de l'acuité des sens.** Au début de l'offensive du 16 avril 1917, le lieutenant Du Moncel se sent « *tendu à l'extrême, le cerveau comme anesthésié mais extraordinairement lucide : tout entier dans le moment présent ; la volonté bandée : une seule pensée dans mon esprit : passer...il faut passer ! Dans le fond, j'ai une confiance folle [...]* Je me sens sous l'empire d'une sorte de force sans limites, et la sensation de me sentir maître de tous mes moyens me donne comme une jouissance physique, incomparable³⁵. » Paradoxalement cette lucidité extrême coïncide souvent avec la négation inconsciente du danger tant, comme le croit Ernst Jünger, « *la bataille est comme la morphine* ». Cette négation peut entraîner un comportement de détachement total, notamment chez ceux qui sont regardés, c'est-à-dire les chefs. En août 1914, le jeune fantassin Chenu est à quelques mètres de son capitaine lorsque celui-ci est touché par un shrapnel : « *Ce n'est rien, dit-il simplement. J'ai un shrapnel dans le dos. Pas grave. Qui est-ce qui a la pince ? [...]* Et là, devant l'ennemi, l'invisible ennemi, le clairon cueille l'éclat, et sans un mot, le capitaine remet sa chemise³⁶. »

Qu'il soit permis ici de citer un exemple personnel. En juillet 1993, à Sarajevo, je faisais partie du détachement d'avant-garde destiné à préparer la venue du Bataillon d'infanterie (ONU) n° 4. A notre arrivée, et alors que nous déchargeons notre matériel, nous sommes attaqués par les miliciens mafieux

³² Claude Barrois, « La psychologie du guerrier », in *Revue Sciences Humaine* n°41, juillet 1994.

³³ S.L.A. Marshall, *L'invasion aéroportée en Normandie*, Paris, Payot, p. 67.

³⁴ Lieutenant-colonel Rommel, *L'infanterie attaque, enseignements et expérience vécue*, Ecole d'application de l'infanterie, p. 36.

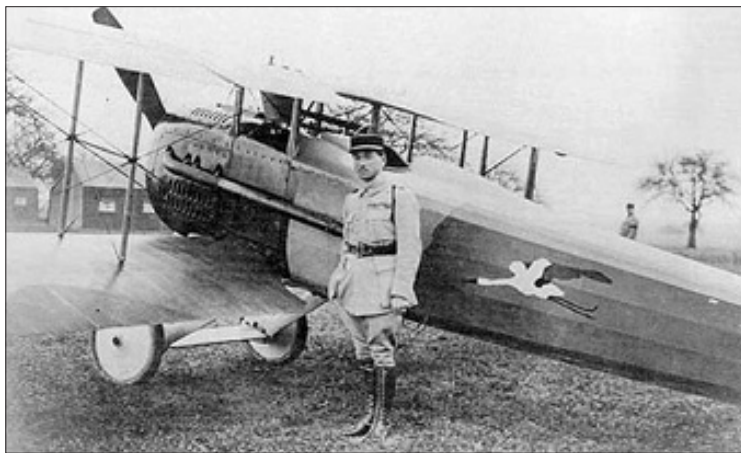
³⁵ Paul Tezenal du Montcel, *op. cit.*, p. 56.

³⁶ *Ibid.*, p. 24.

de la zone. Un de nos hommes a la gorge transpercée. Nous improvisons alors un dispositif de protection avec nos tireurs d'élite et je me souviens m'être posté debout au milieu de l'esplanade. Avec un grand calme et une certaine efficacité, je dirigeais ainsi le tir, indifférent aux tirs de kalachnikovs qui m'encadraient. Cette indifférence n'était pas du courage mais la négation inconsciente du danger. Je n'entendais même pas les tirs environnants et ce n'est que dans la soirée que je réalisais la stupidité de mon comportement. Toujours est-il que j'ai joué à cette occasion un rôle tactique positif. J'ajoute que cette sensation avait été si agréable que je n'eus de cesse, au cours des six mois de cette mission, de la retrouver.

Notons d'abord qu'elle **peut déboucher sur une forme de plaisir**. Ernst Jünger, au moins au début de la Grande Guerre, estimait que « *ce jeu téméraire avec la vie et la mort semblait bien supérieur à tout ce que la vie pouvait proposer d'autre* ³⁷. » Maurice Genevoix, dans *Ceux de 14* décrit ainsi un de ses soldats : « *Au feu, il devient splendide. Calme quoi qu'il arrive, il est heureux ; blagueur sans fanfaronnade, il se promène parmi les balles comme nage un poisson dans l'eau [...] Il aime l'imprévu, les aventures. Il lui a plu hier de jouer à se faire tuer pour sauver « grand père », parce qu'il avait décidé que « grand père » était un « pote » mais aussi parce qu'il était excitant de tirer comme à la cible sur les Boches qui couraient. Et que chacun de ces Boches fût armé d'un fusil automatique qui surpassait son Lebel, Butrel s'en moquait pourvu qu'il s'amusât* ³⁸ »

Certains acteurs présentent un relief particulier, ce sont les « As », qui sont par rapport aux autres acteurs ce que les grands champions sont aux simples bons sportifs. Leur existence a été mise en évidence au cours de la Première Guerre mondiale avec la création de la chasse aérienne. Ainsi sur environ 6000 pilotes de chasse français, **187 ont reçu ce statut d'« As » après avoir obtenu au minimum cinq victoires homologuées. Quand on fait le total de leurs victoires, on s'aperçoit qu'ils ont abattu à peu près la moitié des avions allemands** détruits par l'ensemble chasse française. On retrouve des pourcentages similaires chez les autres belligérants et également, ce qui est plus étonnant, dans les guerres ultérieures alors que les matériels ont considérablement évolué. L'analyse des combats du *51st Fighter Wing* (« *Mig killers* »), la meilleure unité de chasse de l'*US Air Force* en Corée (1950-1953), a ainsi établi que la moitié des pilotes n'avait jamais ouvert le feu et que, parmi ceux qui ont tiré, seuls 10% ont touché quoi que soit, une poignée d'entre eux monopolisant les victoires ³⁹.



Dans les autres types de combat où les victoires sont comptabilisables, on s'aperçoit qu'**il existe des phénomènes similaires avec les petites cellules formés par des équipes ou équipages**. On découvre ainsi que pendant la bataille de l'Atlantique environ 8% des sous-marins allemands ont coulé 40% du tonnage total englouti. En combat terrestre, on connaît les « casseurs de chars » de la Wehrmacht comme Michael Wittmann (et son excellent tireur Balthazar Woll), on connaît moins le sergent Lafayette G. Pool de la 3ème division blindée américaine. Avec son équipage de Sherman, baptisé « *In*

³⁷ Ernst Jünger, *Feu et sang*, op. cit. , p. 13.

³⁸ Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, Flammarion, 1950, p. 106

³⁹ Tiré de « *Psychiatric screening of combat pilots* » de l'*US Armed Forces Medical Journal* (juin 1956), cité par J. Bourke, *An intimate history of killing*, Granta Books, London, 1999.

the mood », il a obtenu plus de 258 victoires sur des véhicules de combat ennemis dans les combats en Europe de 1944 à 1945.

Le cas de l'infanterie paraît plus délicat. Le combat y semble plus confus et manquer de critères statistiques pour y échelonner les valeurs. Les adversaires ne se voient que rarement et les duels sont rares. **On peut donc se demander s'il peut exister véritablement des As dans le combat d'infanterie.**

Il existe un domaine particulier où les statistiques macabres sont possibles, c'est celui des tireurs d'élite. On découvre ainsi que les 44 meilleurs tireurs soviétiques (dont Zaitsev, le héros du film Stalingrad) ont officiellement abattu plus de 12 000 hommes pendant la Grande Guerre Patriotique. Le record historique dans cette catégorie particulière appartient sans doute au Finlandais, Simo Hayha, avec 542 « victoires » à son actif (en l'espace de 100 jours seulement pendant la guerre russo-finlandaise de 1939-1940). Dans le même conflit, un autre finlandais, Sulo Kolkka, aurait tué 400 soldats russes avec son fusil de précision mais aussi près de 200 avec un pistolet-mitrailleur, ce qui tend à prouver qu'il existe aussi des champions du combat rapproché. Le commandant Bouchacourt le reconnaît lorsqu'il écrit en 1927 : « *Si les bonnes troupes d'attaque ont été telles pendant la guerre de 1914-1918, c'est que leur infanterie, la sélection aidant, comprenait une élite – élite de troupe, élite de cadres - [...] c'est que les bons régiments avaient tous quelques officiers réputés, quelques « as », arracheurs de victoire.*⁴⁰ » Pour Ernest Jünger, « *tout succès est, à l'origine, l'œuvre d'entrepreneuses individualités. La masse de ceux qui suivent ne représente qu'une puissance de choc et de feu.* » Et, de fait, en cherchant quels furent les soldats français les plus décorés de la Grande Guerre, on découvre des « capitaine Conan », comme Maurice Genay, du 287^{ème} Régiment d'Infanterie, quatorze fois cité, ou Albert Roche (simple soldat au 27^{ème} Bataillon de chasseurs alpins) décoré de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire, de la Croix de guerre avec 4 citations et 8 étoiles. Il a été blessé neuf fois et a fait, entre autres, un total de 1180 prisonniers allemands.

Pour Pierre Rinfret, fantassin américain en Europe en 1944-45 puis homme politique :

Les fantassins expérimentés savent que certains d'entre eux sont plus meurtriers. Ces As de l'infanterie ont en général beaucoup de savoir-faire mais aussi beaucoup de chance. Il est certain cependant que cette chance n'était pas due au hasard mais le résultat à la fois d'une préparation soignée et d'un grand opportunisme. En d'autres termes, les gens tendant à créer leur propre chance... ce qui fait que moins de 10% de nos fantassins et équipages de chars infligèrent plus de la moitié des dommages à l'ennemi⁴¹.

Il existe donc une catégorie particulière de combattants, à distinguer des héros mus par une énergie soudaine et souvent aveugle, qui sont au monde militaire ce que les champions sont au monde sportif. Ces « docteurs ès-mort violente », font certainement partie des 2% d'hommes décrits par Swank et Marchand qui résistent à la pression psychologique des combats. Ils ont une influence considérable sur le cours des événements et méritent une étude qui dépasse le cadre de cette monographie.

4. LES FIGURANTS

Derrière ces « acteurs », plus ou moins compétents et efficaces, où on retrouve bien sûr de nombreux cadres, mais pas tous et pas seulement eux, **la masse est composée de « figurants ».** **Ceux-ci** n'agissent que sur ordre ou imitation. La peur a réduit chez eux, non seulement l'initiative,

⁴⁰ Commandant Bouchacourt, *L'infanterie dans la bataille*, Paris, Lavauzelle, 1927, pp. 121-122.

⁴¹ Site Internet personnel.

mais aussi les capacités physiques et intellectuelles. Ces hommes sont soumis à deux grandes forces contradictoires : une forte inhibition qui limite leur capacité de réflexion et un intense besoin d'agir. Ils vont donc suivre le premier modèle d'action qui s'offre à eux. Au cours d'une « ronde de chasse » en 1917, l'adjudant André Chainat aperçoit six avions « boches » :

Je découvre deux camarades qui portaient l'insigne de groupe. Je leur signale « Venez avec moi ». ils suivent de mauvais gré. Je me mets au milieu d'eux, je les pousse, je retrouve mes boches, je bâtis un plan, je signale : « J'attaque. » J'ai la chance d'avoir le dernier boche que je mets en flammes. Retournement, je cherche mes équipiers. Plus personne [...] il y a les vrais et les faux, ceux qui y vont et ceux qui n'y vont pas, ceux qui font semblant d'y aller [...] ceux qui disparaissent et qu'on ne retrouve qu'à la fin, quand il n'y a plus de danger : leur moteur s'est mis à bafouiller, leur mitrailleuse s'est enrayée, ils ont été attaqués par un ennemi supérieur en nombre et ils ne savent pas comment ils ont pu en réchapper [...] S'ils sortent seuls, ils ne rencontrent jamais personne⁴².



Cette répartition inégale ne s'explique pas seulement par des phénomènes biochimiques. On peut l'expliquer aussi sociologiquement par **le principe de répartition automatique des rôles**. Il semble en effet qu'au sein d'un groupe, il y ait spontanément création de rôles sociaux, certains endossant des responsabilités là où d'autres vont s'effacer. Ce phénomène explique le fait que le regroupement d'« acteurs » au sein d'unités d'élite donne des résultats qui sont souvent inférieurs à ce que l'on pouvait espérer. Certains, qui étaient des acteurs dans leur troupe d'origine ont adopté une posture de suiveurs dans ce nouveaux groupes, reproduisant ainsi un fractionnement des attitudes.

Plus originale est l'explication fournie en 1982 par Geoffrey Brennan et Gordon Tullock, deux économistes américains. Ceux-ci ont fait l'analogie entre le sort du combattant et le fameux dilemme des deux prisonniers séparés qui ont chacun le choix entre avouer ou non et dont le sort est lié au choix de l'autre. Le soldat sait que l'issue sera la victoire ou la défaite. Il sait aussi qu'il ne constitue lui-même qu'une petite partie de l'armée. S'il se donne « à fond » son action n'aura qu'une influence limitée sur les événements mais en revanche il augmentera sensiblement les risques de se faire blesser

	Les autres sont actifs	Les autres sont passifs
Je suis actif	L'armée à laquelle j'appartiens est efficace mais je cours des risques.	L'armée n'est pas efficace et je cours beaucoup de risques.
Je suis passif	L'armée est un petit peu moins efficace mais je cours beaucoup moins de risques.	L'armée n'est pas efficace mais je cours peu de risques.

⁴² Jules Roy, Guynemer, l'ange de la mort, Paris, Albin Michel, 1986, p. 212.

ou tuer. Logiquement, il a donc, ainsi que tous ses camarades, intérêt à ne pas agir ce qui peut rendre difficile la conduite de la bataille. De plus, s'il estime que ses voisins pensent comme lui et s'appêtent à ne rien faire ou s'enfuir, sa conviction qu'il ne sert à rien de lutter s'en trouvera renforcée⁴³.

Ces choix peuvent être résumés en un tableau :

Tout cela aboutit logiquement à **des comportements de simulation** chez beaucoup de soldats. On adopte une posture permettant d'obéir aux ordres tout en évitant au maximum le danger. En 1941, les Britanniques entreprirent l'étude scientifique de l'efficacité de leurs raids de bombardement sur la Ruhr, il s'aperçurent avec stupéfaction que moins d'un bombardier sur 10 avait largué ses bombes à moins de 8 km de l'objectif, et les appareils de guidage n'étaient pas seuls en cause.

Dans son *Etude sur le combat*, Ardant du Picq décrit un assaut de bataillon :

Notre bataillon est à 100 pas de l'ennemi, que va-t-il se passer ? Si le bataillon a résolument marché, s'il est en ordre, il y a dix à parier contre un que l'ennemi s'est retiré déjà sans attendre davantage ; mais l'ennemi ne bronche pas. Alors l'homme nu de nos jours contre le fer ou le plomb ne se possède plus ; l'instinct de la conservation le commande absolument. Deux moyens d'éviter ou d'amoindrir le danger et pas de milieu : fuir ou se ruer. Ruons-nous. Eh bien ! si petit soit l'espace, si court soit l'instant qui nous sépare de l'ennemi, encore l'instinct se montre. Nous nous ruons, mais ... la plupart, nous nous ruons avec prudence, avec arrière-pensée plutôt, laisser passer les plus pressés, les plus intrépides et [...] nous sommes d'autant moins serrés que nous nous approchons davantage [...] Si la tête est arrêtée, ceux qui sont derrière se laissent choir plutôt que de la pousser⁴⁴.

C'est ainsi que la colonne MacDonald qui fait la décision à la bataille de Wagram (1809) part avec 22 000 hommes mais 3 000 à peine atteignent la position avec, entre ces deux points, un maximum de 7 000 hommes tués ou blessés. Les 12 000 manquants ont simplement « traînés » en route avec de multiples raisons et excuses.

L'existence de ce fractionnement est un constat. Il reste maintenant à étudier ce qui peut déterminer la place de chacun dans cette palette de la peur.



⁴³ Ian Ballany, « Men at War : the Sources of Morale », in Royal United Services Institute for Defence and Security Studies journal vol. 148, february 2003.

⁴⁴ Ardant du Picq, *Etudes sur le combat*, Paris, Champ Libre, 1978, p. 94.

PARTIE II

LES CERCLES DE CONFIANCE

S'il existe incontestablement des individus naturellement doués pour le champ de bataille, la plupart des hommes ne sont pas des combattants nés. Leur place dans la typologie décrite sont le fait de qualités innées modelées par un environnement psychologique complexe. Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut regrouper un certain nombre de facteurs de cet environnement dans plusieurs « cercles de confiance », de rayon croissant autour de l'individu.

1. L'INSTRUMENT PREMIER

Le premier cercle concerne l'individu lui-même et l'estimation qu'il fait de sa capacité à influencer sur les événements et, ce qui est lié, à survivre au combat. Cette estimation prend en compte la qualité de son arme et surtout la confiance dans ses propres compétences techniques. On remarque ainsi que les mauvais tireurs sont presque toujours des « figurants ». On note aussi généralement une plus grande solidité morale chez les servants d'armes puissantes (mitrailleuses, lance-flammes, etc.) que chez les simples porteurs de fusils, à condition que l'emploi délicat de cette arme n'augmente pas considérablement les risques.

La sécurisation peut aussi être renforcée par l'emploi de moyens de protection ou la certitude d'être secouru efficacement en cas de besoin. Le gilet pare-balles français employé en opérations, très protecteur mais encombrant, a été conçu pour des missions statiques mais certainement pas pour un assaut. Pour les missions mobiles, c'est le gilet pare-éclats, beaucoup plus léger, qui devait être utilisé⁴⁵. Dans les faits, personne ne songe à quitter les plaques protectrices du gilet pare-balles d'autant plus que, comme les hommes d'Héluin franchissant les barbelés d'un bond, les hommes ne sont plus tout à fait les mêmes dans un combat. De plus, comme le soulignait Ardant du Picq, « *Une armure, en diminuant de moitié l'action matérielle à subir, diminue de moitié l'action morale [la peur] à dominer*⁴⁶. »

L'élément le plus important est la possibilité d'agir, si possible contre la menace, sinon d'agir tout court. Dans le film d'Alain Resnais, *Mon oncle d'Amérique*, le professeur Henri Laborit décrit une expérience de laboratoire. Un rat, seul dans une cage, subit des décharges électriques. A la fin de l'expérience, le rat présente tous les symptômes de stress aggravé. Lorsqu'on place deux rats ensemble dans la même cage et sous les mêmes décharges électriques, on s'aperçoit, à la fin, qu'ils ne présentent pas de signe de stress. Qu'ont-ils fait pour cela ? Ils se sont battus. Cela n'a diminué en rien la quantité d'électricité reçue mais, au contraire du premier rat qui n'a fait que subir, ils ont agi.

La comparaison avec les rats peut choquer, pourtant la réalité est la même, un combattant qui agit diminue sa tension nerveuse, encore faut-il qu'il puisse agir. **La période d'attente avant le combat est ainsi souvent considérée comme la plus pénible**. De nombreux combattants des tranchées ont ainsi témoigné de l'angoisse avant l'assaut. Galtier-Boissière estime qu'« *avant d'être engagé, on ressemble au monsieur qui attend chez le dentiste et frémit en entendant les hurlements du précédent client. Une fois dans la tourmente, on n'a heureusement plus le temps de penser à rien* ⁴⁷. » Pour Armengaud : « *Ce qui est le plus pénible pour le fantassin, les jours d'attaque, c'est de suivre l'aiguille des secondes en attendant l'heure H, et de franchir le parapet.* » Cette angoisse est encore multipliée par le libre cours laissé à l'imagination. Chenu, de son côté, parle de « *l'impatience qui mord aux entrailles, la fureur qui crispe le soldat contre ce qui l'arrête, le frénétique besoin d'action,*

⁴⁵ Témoignage des personnels du Commissariat de l'armée de Terre ayant conçu le gilet pare-balles.

⁴⁶ Ardant du Picq, op. cit., p. 78.

⁴⁷ Jean Galtier-Boissière, *La fleur au fusil*, cité par le Lieutenant-colonel Armengaud, *L'atmosphère du champ de bataille*, Paris, Lavauzelle, 1940, p. 140.

*de mouvement, l'horreur de recevoir la mort sans bouger, sans se battre contre elle*⁴⁸. » Certaines unités ne peuvent s'empêcher de tirer, voire même de partir à l'assaut plus tôt que prévu. On retrouve l'observation d'Ardant du Picq sur les combats du XIX^{ème} siècle qui estimait qu'une troupe ne peut rester indéfiniment sous le feu. Elle doit bouger à un moment ou un autre, vers l'avant ou l'arrière.

De la même façon, une étude sur les troubles psychologiques dans la *Royal Air Force* de 1941 à 1945 montre que ceux-ci frappèrent surtout les équipages de bombardiers, pour la plupart soumis à une menace diffuse mais permanente lors de leur missions⁴⁹. De nombreux pilotes de chasse avouent aussi préférer affronter la chasse adverse que l'artillerie antiaérienne contre laquelle ils ne peuvent rien.

Une autre expérience de sociologie a consisté à faire travailler deux groupes d'individus dans des pièces séparés mais avec, pour tous, un fond sonore permanent très déplaisant. Les membres d'un de ces groupes disposaient d'un bouton permettant d'arrêter le bruit, les autres en étaient dépourvus. Les résultats des travaux de ceux qui disposaient d'un bouton furent meilleurs mais, ce qui est plus étonnant, sans que ce bouton soit utilisé. **Le simple fait d'avoir la possibilité d'agir sur leur environnement avait suffi**. A Sarajevo de 1992 à 1995, les règles d'ouverture du feu, dans le cadre des règlements des Nations Unies, pouvaient varier considérablement d'un bataillon à l'autre. Dans certains cas, le chef de corps se réservait seul le droit de faire ouvrir le feu ; dans d'autres unités, au contraire, l'initiative du tir était laissée au jugement de chacun, quel que soit son grade. La complexité des situations fit que les bataillons « décentralisés » n'ont pas beaucoup plus ouvert le feu que les unités « centralisées » mais il est certain que la frustration, et donc les troubles psychologiques, y furent bien moindres.

En résumé, dans ce premier cercle, l'homme doit se sentir fort, capable d'agir et avec le sentiment intime d'avoir de bonnes chances de s'en sortir.

2. « LA FORCE DU LOUP EST DANS LA MEUTE⁵⁰ »

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les unités d'alerte allemandes, constituées avec des permissionnaires rappelés en hâte dans des unités de marche, révélèrent toujours une grande propension à la panique⁵¹. En 1944, en Normandie et dans les Ardennes, de nombreuses unités américaines furent disloquées, entraînant la dispersion de milliers de soldats. Les exemples d'actions efficaces de soldats isolés y furent extrêmement rares. Les groupes de marche s'avèrent d'une efficacité tactique nulle, limitant leurs actions à leur survie. En revanche, les équipes de pièces, groupes de combat ou sections qui avaient été arrachés à leur position et à leurs unités d'origine, mais étaient restés ensemble pendant le repli, furent beaucoup plus solides. **Aligner des hommes compétents ne suffit donc pas, il faut les « coudre ensemble »** pour reprendre le mot de MacDonald à Wagram. Cette « couture morale » constitue le deuxième cercle de confiance.

Pour Jean-Paul Sartre, dans *Le structuralisme est un humanisme*, « *l'enfer, c'est les autres* », car la honte n'existe que par le regard d'autrui. **L'obligation morale augmente avec la connaissance mutuelle**. Si on ne craint pas beaucoup le jugement négatif d'hommes inconnus, l'opinion de camarades que l'on connaît depuis longtemps a beaucoup plus d'importance. Malgré la peur, les hommes préfèrent alors la souffrance à la honte de passer pour lâche : « *L'homme incapable de se dominer pour faire face dignement au danger est aussi incapable, le plus souvent, de se résoudre à la*

⁴⁸ Charles-Maurice Chenu, *op. cit.*, pp. 227-228.

⁴⁹ Richard Holmes, *op. cit.*, 1989, p. 211.

⁵⁰ « *For the strength of the Pack is the Wolf and the strength of the Wolf is the Pack* », Rudyard Kipling, *The Jungle Book*.

⁵¹ Général Kissel, « La panique au combat », in *Revue Militaire Suisse* n°6, juin 1956.

honte épouvantable d'une fuite publique. Pour fuir ainsi, il faudrait une volonté, une sorte de bravoure⁵².»

Dans une étude réalisée à partir d'interrogatoires de prisonniers allemands, Morris Janowitz et Edward Shils décrivent ainsi **la cohésion des petites unités comme le facteur principal de l'efficacité et de la capacité de résistance** de la *Wehrmacht*. Ces groupes élémentaires ou primaires, satisfaisaient des besoins comme l'estime ou l'affection et procuraient un sentiment de puissance et donc de sécurité⁵³. Il fallait pour créer ces groupes primaires conserver les hommes dans les mêmes cellules aussi longtemps que l'unité existait. La cohésion se construisait alors autour d'une poignée d'« anciens » qui connaissaient l'histoire de l'unité, son originalité et ses règles non-écrites. Il existait entre eux une communion de pensée, comme des joueurs habitués, depuis des années, à évoluer ensemble au sein d'une même équipe. Le capitaine Nicol appelle cela le « principe de camaraderie » et en fait le fondement essentiel de la solidité morale des soldats australiens au Vietnam⁵⁴.



La force et l'importance de ces liens personnels est une constante dans les témoignages. Pendant la Grande Guerre, la compagnie du capitaine Delvert est dissoute après les pertes de la bataille de Verdun. « *Quand la nouvelle de cette mesure vint à mes pauvres troupiers, on apportait la soupe. Personne ne put manger. Beaucoup pleuraient. Les liens qui unissaient les combattants entre eux étaient très forts.* » Pendant la Seconde Guerre mondiale, un vétéran canadien raconte : « *Il m'a fallu sacrément près de toute une guerre pour savoir pourquoi je me battais. Mais c'est pour les autres, ton unité, les gars de ta compagnie, ceux de la section surtout [...]; quand il n'en reste plus que quinze sur les trente ou davantage, tu y tiens terriblement, à ces quinze-là⁵⁵.* » Plus récemment, parlant de la guerre des Malouines (1982), le général britannique Gardiner tient un discours similaire : « *Nous y sommes allés [au combat] parce que nos amis y allaient. Nous voulions y aller avec eux car je pense que les hommes ne veulent pas être regardés comme ayant laissé tomber leurs amis. C'est cet honneur, ce besoin de respect personnel en tant qu'individu qui constitue le ciment de chaque unité et aussi entre les groupes, pelotons et compagnies⁵⁶.* »

Ce « principe de camaraderie » est encore renforcé par **l'interdépendance des rôles dans le combat**. Paul Lintier, déjà cité, décrit parfaitement ce phénomène dans l'artillerie :

Pour nous, l'unité c'est la pièce. Les sept hommes qui la servent sont les organes étroitement unis, étroitement dépendants, d'un être qui prend vie : le canon en action. Cet enchaînement des sept hommes entre eux, et de chacun d'eux à la pièce, rend toute défaillance plus patente, plus grosse de conséquences, la honte qui en résulte plus lourde [...] Le fantassin, lui, se trouve le plus souvent isolé au combat.

⁵² Paul Lintier, *Ma pièce*, Plon, p. 44.

⁵³ M. Janowitz, et E. Shils, « Cohésion et désagrégation de la Wehrmacht pendant la Deuxième Guerre mondiale », in *Les Champs de Mars* n°9, Paris, La documentation française, premi

⁵⁴ Capitaine Nicol, « The Morale of the Australian Infantry in South Vietnam, 1965-1972 », in *British Army Review* n°127.

⁵⁵ B. Broadfoot, *Six War Years Memories of Canadians and Abroad*, Doubleday Canada Limited, 1974.

⁵⁶ Général Gardiner, « Témoignage sur le chef militaire en opérations », in *Objectif Doctrine 33/Les cahiers du RETEX* n° 8.

Sous la mitraille, un homme couché à quatre mètres d'un autre est seul. Le souci individuel absorbe toutes les facultés. Il peut alors succomber à la tentation de s'arrêter, de se dissimuler, de s'écarter hypocritement, puis de fuir⁵⁷.

Cette interdépendance apparaît cependant dans l'infanterie lorsque les alignements d'« hommes-baïonnettes » sont remplacés par des équipes de combat. L'emploi de la grenade à main par exemple impose d'avoir des tireurs pour protéger les lanceurs puis des pourvoyeurs. A partir de 1916, le combat s'organise autour du fusil-mitrailleur ou de la mitrailleuse légère dans des dispositifs beaucoup plus aérés et décentralisés. Les responsabilités des sergents et des simples caporaux augmentent considérablement. Les notions de solidarité et de confiance mutuelle deviennent alors primordiales. La juxtaposition devient interdépendance.

3. L'ESPRIT DE CORPS

La cohésion concerne surtout les liens d'homme à homme au sein d'un groupe réduit. **L'esprit de corps est l'attachement à un groupe trop vaste pour que tout le monde se connaisse personnellement mais où les hommes sont liés par des normes de comportement communes.** Le régiment, avec son histoire, sa culture, ses valeurs et sa pérennité est une nation en miniature et le lieu traditionnel de l'esprit de corps. Cette adhésion peut aller à des ensembles plus importants comme les armes ou des corps de tradition (les Chasseurs, les Troupes de Marine, la Légion étrangère, etc....) voire des ensembles de la taille d'une armée. Le Corps des Marines américains, par exemple, est célèbre pour son besoin permanent d'inculquer son capital culturel à chaque recrue dans le Boot Camp (centre d'instruction élémentaire). Lors d'une crise, cet investissement permet à des inconnus d'avoir le désir de combattre ensemble car ils se sentent liés par une culture commune.

Il s'agit donc d'un phénomène distinct de la cohésion des petits groupes primaires mais coexistant avec elle.

Qui n'a pas fait campagne ne peut comprendre avec quelle émotion un troupier dit : mon régiment, ma compagnie, mon escouade. Nous pensons tous en images d'Epinal : le régiment, c'est tous les hommes qui portent le même numéro à l'écusson, c'est trois mille soldats...qui ont participé aux mêmes actions, enduré les mêmes souffrances, communiés dans les mêmes enthousiasmes. La compagnie, comme dit le capitaine, « c'est une grande famille dont il est le père ». Ce sont quelque deux cents bonshommes qui connaissent leur chef et que leur chef connaît par leur nom. L'escouade, ce sont les intimes, la petite société en participation⁵⁸.

Le « modèle régimentaire britannique » est peut-être le meilleur exemple de l'approche s'efforçant de **transformer le régiment en famille**. Les régiments britanniques sont de purs organismes de tradition, parrainés par un membre de la famille royale. Ils regroupent rarement plus de deux bataillons mais l'un d'entre eux est un « dépôt » assurant le recrutement (local le plus souvent), la formation initiale et le respect des traditions. Le soldat britannique appartient au même régiment pendant toute sa carrière et s'identifie donc à son drapeau, ses tenues colorées et son passé toujours prestigieux. L'esprit de corps est alors poussé au plus haut point et impose des devoirs à ses membres comme aider des camarades du même corps ou ne pas avoir de comportement pouvant nuire à l'image du régiment. Le psychologue Ernest Becker, dans *Denial of death*, explique cela par le désir simultané, et en apparence

⁵⁷ Paul Lintier, *op. cit.*, p. 45.

⁵⁸ Jean Galtier-Boissière, *La fleur au fusil*, cité par le Lieutenant-colonel Armangaud, *op. cit.*, p. 134.

contradictoire, d'appartenance et de singularisation de tout individu⁵⁹. Les soldats sont attirés par les troupes d'élite, dont le prestige rejaillit sur chacun de ses membres.

Le revers de la médaille est que ce système peut parfois créer une sorte de « racisme régimentaire » peu compatible avec les nécessités de la coopération entre les corps et les armes. Il crée également une armée à plusieurs vitesses avec d'une part des corps prestigieux, qui attirent les meilleurs éléments et sont choisis prioritairement pour les missions délicates où ils acquièrent à nouveau prestige et expérience et, d'autre part, des unités délaissées.



Il est alors tentant de refuser les « unités de gladiateurs », selon l'expression du général Pétain, et de **faire en sorte d'avoir des unités parfaitement interchangeables**. Selon ce principe, l'*US Army* a mis en place de 1941 à 1945, un système « fordiste ». Il n'existe alors que trois types de divisions (infanterie, blindée et aéroportée) et celles-ci sont « alimentées en hommes » sur le modèle des chaînes de montage. Les hommes sont formés en fonction de besoins estimés *a priori* puis affectés individuellement dans les unités pour compenser directement les déficits.

Cette politique s'est révélée désastreuse. Les prévisions de besoins en fantassins furent très en deçà de ce qui fut nécessaire et les unités d'infanterie, peu nombreuses et constamment « sur la brèche », n'avaient que rarement le temps d'intégrer les nouveaux qui arrivaient sans cesse. Les « bleus » rejoignaient donc les groupes de combat sur le front. Leur faible compétence (premier cercle), leur manque de lien tactique (deuxième cercle), l'absence d'esprit de corps (troisième cercle) en faisaient des maillons très faibles de l'unité. On s'aperçut que le fait de combler les pertes de cette façon ne renforçait pas l'unité mais, au contraire, l'affaiblissait. Les cadres étaient souvent obligés de prendre plus de risques pour stimuler les novices, en se plaçant en tête par exemple, et les pertes dans leurs rangs étaient importantes.

Face à eux, les Allemands puisaient, au contraire, dans **le bataillon de remplacement divisionnaire** (*Feldersatzbataillon*), à recrutement régional et où chaque compagnie était parrainée par un bataillon de combat. Le soldat faisait déjà partie de la division dont il connaissait les traditions et l'esprit. Il y rencontrait les officiers et les vétérans de l'unité lors de son entraînement. Les blessés, en particulier, venaient rendre visite aux jeunes. De plus, l'intégration des nouveaux ne se faisait jamais sur le front

⁵⁹ Peters, et Waterman, *Le prix de l'excellence*, Paris, InterEditions, 1983, p. 19.

mais pendant les périodes de repos et si possible par cellule constituée. Enfin, **les blessés revenaient systématiquement dans leur unité d'origine**⁶⁰. Le Corps des Marines, dans le Pacifique⁶¹, après des déconvenues initiales en était arrivé à un processus équivalent.

4. L'ESPOIR DE VICTOIRE

Un quatrième cercle de ce tissu « socio-tactique » semble être constitué par **l'espoir de victoire**. Une autre expérience sociologique permet de l'illustrer. Les membres de deux groupes répondent à un questionnaire identique. Arbitrairement, on déclare à un groupe qu'il a obtenu une moyenne de 7 bonnes réponses sur 10 et à l'autre qu'il a obtenu le résultat inverse. On s'aperçoit alors que, dans une deuxième série de questions, le premier fait généralement mieux que la première fois et le second moins bien. **La victoire, même petite, apporte la confiance et facilite la venue d'autres victoires plus importantes**. Inversement, « *l'homme se rebute et appréhende le danger dans tout effort où il n'entrevoit pas chance de succès*⁶² ». Le capitaine Nicol, dans son étude sur le moral des troupes australiennes engagées au Vietnam de 1965 à 1972, montre comment l'accent mis sur le combat d'embuscades et la supériorité tactique acquise dans ce domaine, offraient aux Australiens une série de micro-victoires. Ces micro-victoires constituaient un facteur essentiel du moral et donc, en retour, de l'efficacité tactique. Les troupes américaines, qui n'avaient pas fait cet effort, subissaient au contraire la supériorité des Viêt-Congs dans ce domaine et cela a grandement contribué à saper leur moral.

A cet égard, **les premiers engagements sont essentiels** car ils induisent souvent des complexes de supériorité ou d'infériorité, qu'il est très difficile de modifier par la suite. En 1942, en Malaisie et Birmanie, les Britanniques sont humiliés par des Japonais, qui, contrairement à eux, manœuvrent dans la jungle. Les opérations des Chindits d'Orde Wingate, en 1943 et 1944, n'ont qu'un intérêt tactique limité mais elles mettent fin au complexe. En 1917, le général Pétain déclenche deux offensives (Verdun, août 1917 ; la Malmaison, octobre 1917), où la concentration de moyens sur des objectifs limités exclut toute possibilité de défaite. Le but principal est de redonner aux troupes françaises, secouées par les mutineries, le sentiment de la victoire. Après l'attaque de Verdun, le général Fonclare déclare : « *Dans un certain nombre d'offensives précédentes, on avait tout prévu et tout mis au point, sauf l'instrument principal qui est l'homme. Dans l'offensive du 20 août, on a eu la sagesse de ne pas négliger ce facteur prépondérant*⁶³. »

L'action du combattant doit donc s'inscrire dans une logique de victoire, et ce, dès les premiers combats, d'où le soin apporté à la préparation préalable à l'entrée en action.

5. LES VALEURS

En dernier échelon, il est évident que **la valeur de la cause pour laquelle on se bat a une importance**. Les idéaux politiques ou religieux paraissent toutefois insuffisants.

Prenons l'exemple de la Grande Guerre, époque pourtant de fort nationalisme, du moins en apparence. Emile Mairet écrit dans ses Carnets d'un combattant, « *Prenez cent hommes du peuple,*

⁶⁰ Desch, « The 1941 German Army/The 1944-1945 U.S. Army : A Comparative Analysis of Two Forces in Their Primes », in *Command Magazine* n°18, septembre-octobre 1992.

⁶¹ Ou les Français pendant la Première Guerre mondiale.

⁶² Ardant du Picq, *op. cit.*, p. 74.

⁶³ Guy Pedroncini, *Pétain général en chef*, Paris, Publications de la Sorbonne, Puf, 1974, p. 99.

parlez leur de la patrie : la moitié vous rira au nez, de stupeur et d'incompréhension. Vingt-cinq autres nous diront qu'il leur indiffère d'être Allemand ou Français⁶⁴. » Mais il ajoute que les mêmes se mettront en colère contre ceux qui ne courent aucun risque et prennent des poses patriotiques. Du Montcel va dans le même sens. Lors de son départ du centre d'entraînement de la Valbonne, l'instructeur avait fait crier « *Vive la France !* ». Au front, « *une semblable manifestation paraîtrait déplacée et presque grotesque⁶⁵.* » Marc Bloch, sous-officier à l'époque, estime « *que peu de soldats, sauf parmi les plus intelligents et ceux qui ont le cœur le plus noble, lorsqu'ils se conduisent bravement, pensent à la patrie ; ils sont beaucoup plus souvent guidés par le point d'honneur individuel qui est très fort chez eux, à condition qu'il soit entretenu par le milieu⁶⁶.* »

Pour Janowitz et Shils, à l'exception de troupes à recrutement purement politique, comme les Brigades Internationales ou les *Waffen SS*, **la valeur combattante de la grande majorité des soldats ne dépend effectivement que dans une faible mesure de l'intérêt aux principales valeurs politiques.** Un noyau dur de convaincus (environ 10 à 15%) forme cependant une armature solide⁶⁷.

Le soutien de la nation, et donc probablement celui de la famille, l'autre groupe primaire du soldat, est sans doute plus important. Pour la section Héluin, le sentiment que l'ensemble de la communauté nationale (civile et militaire) espérait depuis longtemps une action comme celle de la reprise du pont de Verbanja a contribué également à la fierté de tous⁶⁸.

Une troupe peut cependant continuer à être solide et efficace malgré l'absence de soutien populaire. C'était le cas de nombreuses unités françaises en Indochine et le capitaine Nicol rappelle que les manifestations contre la présence au Vietnam étaient au moins aussi violentes en Australie qu'aux Etats-Unis. Cela n'a que peu affecté le moral des troupes australiennes.



⁶⁴ Emile Mairet, Carnet d'un combattant, cité par Jean Norton-Cru, op. cit. , p. 192.

⁶⁵ Paul Tezenal du Montcel, op. cit. , p. 79.

⁶⁶ François Cochet, Survivre au front, Soteca, 14-18 Editions, 2005, p. 185.

⁶⁷ Richard Holmes, op. cit. , p. 277.

⁶⁸ Rapport du lieutenant Héluin, « Enseignements tirés de la reprise du pont de Verbanja (27 mai 1995) ».

PARTIE III

LE THÉÂTRE DE L'ESPRIT

A la structure prévue par les tableaux d'organisation se superpose donc une structure psychologique très hétérogène de cellules au comportement et à l'efficacité très variables. Il reste à déterminer comment ces groupes s'agencent sur le champ de bataille puis interagissent face à un adversaire soumis aux mêmes contraintes. Il sera alors possible d'esquisser quelques principes tactiques qui découlent de ce constat.

1. LES AGRÉGATS

Le rendement général de la troupe dépend d'abord **des proportions entre les différents groupes psychologiques. Le « noyau dur » des « acteurs » mène la bataille.** Pour Ernst Jünger, « *tout succès est, à l'origine, l'œuvre d'entreprenantes individualités ; la masse de ceux qui suivent ne représente qu'une puissance de choc et de feux*⁶⁹. » Le général Depuy, un des réorganiseurs de l'US Army dans les années 1970, commandait une compagnie puis un bataillon de la 90ème Division d'infanterie américaine en 1944 :

Si vous les laissez seuls, seulement 10% des soldats prendront réellement des initiatives, bougeront, ouvriront le feu, lanceront des grenades et ainsi de suite. Les autres 90% se défendront s'ils ont à le faire, mais ne feront rien d'autre à moins qu'un cadre ne leur donne l'ordre de le faire, auquel cas ils le feront sans discuter. J'ai appris que vous ne pouvez compter sur eux parce que vous l'avez planifié ou parce que vous avez donné des ordres généraux, et cette réserve comprend aussi les jeunes officiers. Vous aviez à dire, « fais ceci », « fais cela », « tire sur cet objectif », et « va là-bas ». Vous vous retrouverez toujours à la fin avec un bon sergent et trois ou quatre hommes faisant tout le travail.

Un officier français de la Grande Guerre décrit ce qui se passe derrière les « acteurs » lors d'un assaut:

C'est une bande de gens apeurés qui se lancent en avant en fermant les yeux et en serrant leurs armes contre leurs poitrines. Cela dure ce que cela dure, jusqu'à ce qu'une salve les ait fait tapir, qu'un obus les ait dispersés ou que l'ennemi ait été atteint. Le véritable corps à corps est extrêmement rare ; celui des deux adversaires qui a le moins de confiance en sa force se rend ou lâche pied quelques secondes avant le choc. On a donné, on donne encore, aux soldats des poignards de tranchée. Ils ne s'en sont jamais servis, que pour couper leur viande ou tailler un crayon [...] Au moins les hommes se servent-ils de leurs fusils ? A peine...⁷⁰

Pour autant, les hommes passifs sur le champ de bataille ne sont pas inutiles. Même si leur action directe est souvent faible, leur rôle psychologique est essentiel par le soutien moral qu'ils apportent aux autres.

La vision du combattant est souvent limitée physiquement et « focalisée » sur son environnement immédiat. Pour le capitaine Kimpflin en 1916, « *le combattant a des vues courtes...il marche avec des œillères* ». En août 1914, un agent de liaison est couché au sol près de son chef :

⁶⁹ Ernst Jünger, *Orages d'acier*, op. cit., p. 256.

⁷⁰ Henry Morel-Journal, *Journal d'un officier de la 74° division d'infanterie et de l'Armée française d'Italie*, cité par Jean Norton-Cru, op. cit., p. 215.

*le champ de bataille s'est rétréci : le capitaine, le clairon et moi, nous sommes trois à nous voir sur une espèce de mamelon. J'ai l'impression que la terre est une toute petite sphère, pas assez longue pour que mon corps s'y étende à plat, et que ma tête la dépasse, suspendue dans le vide. Le régiment a disparu. Non, il n'y a plus rien dans le monde réel que cet îlot, cette boule qui émerge avec ses trois hommes, ses trois naufragés*⁷¹.

Cet isolement s'explique par le cloisonnement du terrain au milieu de la poussière soulevée, mais aussi par le vacarme qui empêche souvent les hommes de s'entendre au-delà de quelques mètres. Il s'explique aussi par le refus inconscient de voir les dangers contre lesquels on est impuissant. Il explique le fait que les combattants sont souvent incapables, après l'action, de raconter un combat dans son ensemble.

Mais s'il est difficile de savoir ce que font réellement les voisins, le simple fait de les savoir proches rassure ou stimule. Oppressée par l'angoisse, **la troupe tend alors inconsciemment à se resserrer** pour refouler la peur individuelle et chercher des modèles ou des ordres auprès des « acteurs ». Pour le capitaine Rimbault (1918),

*dans les moments difficiles, instinctivement l'on va vers eux pour chercher du réconfort lorsque la chair faiblit. Qu'ils soient chefs ou soldats, on est sûr de les trouver toujours au bon moment, là où il faut et comme il faut. Ce sont ceux-là qui gagnent les batailles car, autant que la peur, le courage est communicatif...*⁷²

Ce regroupement donne le sentiment d'être intégré dans une masse indéfectible, une force invulnérable et ce sentiment absorbe le combattant qui saisit alors toute occasion pour agir comme ses camarades : tir, progression, abordage. Ces regroupements peuvent avoir aussi des effets négatifs en formant des cibles plus importantes ou désorganisant les dispositifs. Lors de la bataille de Little Big Horn (1876), les cavaliers américains du colonel Custer commencèrent par former un cercle de tirailleurs espacés les uns des autres de cinq mètres. Lorsque la peur augmenta avec l'aggravation de la situation, les soldats rompirent la ligne pour se regrouper par paquets. Certains groupes décidèrent alors de se replier, provoquant ainsi la désagrégation complète du dispositif⁷³. Il faut noter que si ce phénomène de regroupement est général, il ne se traduit pas tout à fait de la même façon chez les novices et les vétérans. Ces derniers savent maintenir plus de distance entre eux.

Ce sens grégaire s'exerce aussi entre les unités qui aiment être encadrées et appuyées de tous cotés. En 1917, le caporal Gaudy est ainsi saisi par une sorte d'ivresse à la vue de la préparation d'artillerie qui précède l'assaut auquel il va prendre part. Les centaines de canons qui tonnent « *forment un concert plus affolant que tous les clairons du monde. Leur frénésie dépasse tout ce qu'on peut imaginer [...] Leur fureur nous gagne, nous soulève, nous lance en avant.* » En 1991, plusieurs soldats de la division Daguet décrivent des sentiments proches à la vue des tirs de lance-roquettes multiples, de l'artillerie et de l'aviation alliées sur les positions irakiennes qu'ils s'apprêtaient à attaquer.

⁷¹ Charles-Maurice Chenu, *op. cit.*, p. 51.

⁷² Paul Rimbault, *Journal d'un officier de ligne*, Paris, Berger-levrault, 1916, p. 26.

⁷³ R. Fox, Archeology, *History and Custer's last battle*, University of Oklahoma Press, 1993. Résumé dans www.custerbattle.com.

Plus récemment, le capitaine Marchand, dans son rapport sur la participation de sa compagnie à l'assaut sur la maison de la radio à Bangui (1997) souligne lui aussi la tendance de ses légionnaires « à s'agglutiner les uns aux autres pour se rassurer » et à se focaliser « *sur l'objectif, en oubliant les autres directions toutes aussi dangereuses*⁷⁴. » Il note également que « *tout le monde attendait l'ordre de l'échelon supérieur pour faire quoi que ce soit* ». L'initiative est donc faible mais, en revanche, l'obéissance devient presque absolue. Le 24 septembre 1914, le lieutenant Maurice Genevoix, organise le repli de sa section : « *Chaque commandement porte. Ça rend : une section docile, intelligente, une belle section de bataille ! Mon sang bat à grands coups égaux. A présent je suis sûr de moi-même, tranquille, heureux*⁷⁵. » En 1918, le caporal Gaudy estime que « *C'est un des bonheurs du soldat de n'avoir qu'à se laisser guider : il se repose sur le chef qui pense pour lui*⁷⁶. »

Les ordres seront donc normalement suivis à condition toutefois qu'ils soient donnés. Dans *Men Against Fire*, le colonel Marshall rapporte les impressions d'un sergent d'infanterie après les combats pour l'île Burton dans la Pacifique :

Je compris que la seule façon de restaurer la confiance était de parler, comme un entraîneur le fait dans un match de football. Je poursuivais mon combat contre les postes de combat ennemis, mais cette fois je hurlais aux autres : « regardez-moi ! C'est ce que vous êtes censés faire. En avant ! Au boulot ! Gardez les yeux ouverts ! ». La section se rassembla à nouveau et commença à travailler méthodiquement. Mais je continuais à parler jusqu'à la fin de l'action car j'avais appris quelque chose de nouveau. Les chefs doivent parler pour commander. Un exemple silencieux ne rallie pas les hommes.

Ce **phénomène de « focalisation »** et les comportements moutonniers réduisent souvent la manœuvre à une idée simple. Roland Dorgelès décrit ainsi une attaque à laquelle il participe « *Nous avançons droit devant nous, farouches, sans un cri ; on aurait craint, rien qu'en ouvrant la bouche, de laisser échapper tout son courage qu'on retenait les dents serrées ; le corps et l'esprit étaient tendus vers le seul but : arriver au bois.* » Pour le capitaine Maisonneuve, écrivant dans les années 1920, on ne peut donc demander au simple combattant que :

l'effort continuel qui lui est nécessaire pour maintenir en lui l'acceptation du sacrifice, et de plus l'exécution d'une idée très simple, comme celle de se porter en avant, de suivre un chef, de tirer sans arrêt, ou l'exécution d'un ordre simple et défini reçu pendant la bataille. » Pour lui, commander sous le feu, c'est imposer à l'esprit de ses subordonnés une idée directrice forte.

Cette fascination sur une seule idée si elle mobilise les énergies, devient cependant une faiblesse lorsque la situation change radicalement. Une unité qui s'est farouchement battue pour s'emparer d'une position peut ainsi, avec la chute de tension consécutive de la fin de l'action, s'avérer très vulnérable à une contre-attaque ennemie imprévue.

De la même façon, **une attaque qui s'arrête et qui s'incruste dans le sol est très difficile à relancer.** Le 8 septembre 1944, le point d'appui de Kergonant, près de Brest, est attaqué par une compagnie d'infanterie américaine Avec un grand courage, celle-ci mène son assaut sur sept cents mètres de glacis et s'empare de la majeure partie de l'objectif en quelques minutes. Mais, alors que les dernières résistances allemandes sont à peine à quelques dizaines de mètres, il leur faut plus de sept heures pour s'en emparer. Les hommes se sont dispersés pour se poster. Ils ne se voient plus. Les liens

⁷⁴ Rapport du capitaine Marchand, « Enseignements tirés de l'action menée sur la maison de la radio de Bangui (22 mai 1996) ».

⁷⁵ Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, Flammarion, 1950, p. 94.

⁷⁶ Georges Gaudy, *L'agonie du Mont-Renaud*, Paris, Plon, 1921, p. 42.

se sont distendus et la tension est tombée. Le capitaine ne parvient à relancer l'action qu'avec des renforts extérieurs et notamment une section d'infanterie voisine. Avec cette section, il parvient à s'infiltrer jusqu'aux positions allemandes, pour s'apercevoir qu'elles venaient d'être évacuées⁷⁷.

2. MOUVEMENTS DE FOULE

Le besoin d'action est tel que si les ordres ne viennent pas, les « figurants » imiteront le premier modèle qui se présente à eux. En mars 1918, Ernst Jünger, voit un soldat qui « *emporté par un violent enthousiasme à la suite de notre avancée, sauta sur une barricade en plein combat et retomba aussitôt criblé de balles au fond de la tranchée. Moi-même, au lieu d'en tirer la leçon, je répétais la même idiotie quelques minutes plus tard pour m'en sortir à bon compte avec une simple éraflure au crâne*⁷⁸. » Ce phénomène d'imitation peut entraîner des emballements collectifs.

Ces mouvements peuvent être des moments de furie meurtrière à la vue de l'ennemi, en particulier lorsqu'on prend l'ascendant sur lui. Gaudy après avoir participé à l'arrêt d'une attaque, devient frénétique : « *Je suis enivré par la victoire. Je hurle, je crie des choses sans nom et je vide les fusils que Lhoumeau me passe. Nous sommes montés debout sur le parapet, dans l'exaltation qui nous soulève. Barinet, tout à coup, jette un cri, et le voilà secoué par un rire qui jaillit par saccades. Il montre, à bout de bras, son casque qu'une balle vient de crever...*⁷⁹ » Dans une situation proche, les hommes du capitaine Meyer, voyant deux compagnies de mitrailleuses tailler en pièces des Allemands, « *voudraient, même les plus pacifiques, participer au massacre -car nous sommes à une de ces heures, d'ailleurs rares, où règne la folie enivrante de tuer- c'est un paroxysme de joie et d'excitation* ».

Dans la nuit du 8 au 9 juin 1944, en Normandie, près de la rivière Merderet, le lieutenant américain Millsaps, de la 82^{ème} aéroportée, prend le commandement d'une patrouille. Lorsque la petite troupe parvient au pied de la colline qui constitue son objectif, une mitrailleuse allemande ouvre le feu. Les soldats américains détalent dans tous les sens et il faut une heure au chef de section et à son adjoint pour les regrouper et les persuader de repartir en avant. Après un débordement discret en longeant des haies, ils réussissent à se placer derrière la mitrailleuse. Le lieutenant ordonne alors un assaut qui se transforma rapidement en hystérie collective. Les parachutistes foncent en hurlant, massacrent les Allemands puis courent dans les étables des fermes voisines pour y tuer tous les animaux. Ce n'est que lorsque la dernière bête est abattue que le chef de section peut reprendre le contrôle de la troupe. Il demande alors un volontaire pour l'accompagner un peu plus loin. Un seul homme accepte mais au bout de quelques dizaines de mètres il s'effondre. Il était atteint de six balles et ne s'en était pas aperçu⁸⁰.

Logiquement cependant, **les mouvements collectifs incontrôlés vont plutôt dans le sens de la fuite.** Ils sont l'aboutissement d'un processus de désagrégation déclenché, comme les avalanches, par un petit événement qui, par distorsion et amplification finit par avoir des conséquences importantes. Les entassements d'hommes, les périodes de baisse de tension (fin provisoire des combats, absence d'objectifs), la raréfaction des modèles positifs à suivre (du fait des pertes en cadres en particulier), l'accumulation des frustrations (pilonnage d'artillerie), la dissolution des liens « socio-tactiques » par le mélange des unités sont autant de facteurs favorables à la naissance des paniques. Il suffit ensuite d'un déclencheur, la vue soudaine d'une horreur, une fausse nouvelle, une attaque surprise, pour créer une « excuse » et déclencher un processus qui se nourrit ensuite de lui-même.

⁷⁷ S.L.A. Marshall, *Men against fire*, United States of America, University of Oklahoma Press, 2000, pp. 196 à 199.

⁷⁸ Ernst Jünger, *Feu et sang*, op. cit., p. 49.

⁷⁹ Georges Gaudy, op. cit., p. 182.

⁸⁰ S.L.A. Marshal, *Men Against Fire*, op. cit., p. 183.

Dans *Men against fire*, Le colonel Marshall cite plusieurs cas de replis par incompréhension. Le 12 juin 1944, un sergent parachutiste est blessé lors des combats pour Carentan. Il se replie vers le poste de secours sans avertir son groupe de la raison de son déplacement. Ses hommes le suivent, puis les voisins du groupe. Un homme lance alors que l'ordre est de se replier et tout le dispositif se désagrège. Une nuit, au cours d'un combat sur une île du Pacifique, la radio d'un



observateur d'artillerie tombe en panne. Pour pouvoir assurer les liaisons, l'observateur obtient la permission de se replier jusqu'au poste de commandement de la compagnie. Mais comme il y a de violents tirs de mortiers et d'artillerie le long du front, l'équipe se replie en courant et non en marchant. Les fantassins en voyant passer les artilleurs leur emboîtent tous le pas. Lors des combats dans la tête de pont de La Fièvre (Normandie, 9 juin 1944), un capitaine ordonne un repli limité. Mais il est avec la section de gauche et l'ordre ne parvient pas à la section de droite. La section de gauche effectue donc, de manière ordonnée, son repli jusqu'à une haie en arrière. Le flanc droit, voyant le déplacement, mais ne comprenant pas ce qui se passe, décroche, entraînant le repli de l'ensemble du dispositif⁸¹.

Les hommes isolés rejoignent la masse dans un déplacement centrifuge qui les éloigne du lieu de l'événement qui a provoqué leur stupeur. On retrouve ainsi des similitudes entre les mouvements de colonne militaires qui se replient en état d'hébétéude en août 1914 et mai 1940 et les mouvements de survivants de catastrophes ou d'attentats.

Cependant, contrairement à une idée courante, la **vraie panique collective**, qui transforme une troupe en cohue saisie de terreur s'enfuyant et renversant tout sur son passage, sans respect pour rien ni personne, **semble relativement rare**. En 1945, le Centre d'études des bombardements stratégiques a cherché à déterminer quels avaient été les effets des attaques aériennes massives. Une de ses conclusions fut que, à l'exception de quelques fuites incontrôlées lors des incendies de Tokyo, très peu de gens ont été en proie à la panique. De la même façon, d'après le Centre de recherche sur les désastres de l'université du Delaware, et contrairement à l'imagerie véhiculée par les « films-catastrophes », les gens perdent rarement leur sang-froid dans les grands mouvements de foule⁸².

La troupe en fuite reste ainsi le plus souvent cohérente et il suffit en général de l'action calme et énergique de quelques cadres pour inverser le phénomène de panique. En avril 1917, après l'occupation d'une tranchée allemande, une rumeur de contre-attaque se diffuse dans la troupe de Du Montcel :

le brouhaha augmente et je distingue ces mots : « Les Boches ! ...les boches !...Voilà les Boches !! » Hein ?...A ce moment il y a une terrible bousculade sur mes talons et une foule d'hommes hagards, l'épouvante dans les yeux, se précipite dans le boyau. Je reçois un choc électrique qui m'arrête le cœur et me donne le vertige : c'est le souffle de la panique. Est-ce que je vais f...le camp ? Un réflexe instantané : c'est idiot ! Si les Boches contre-attaquent, nous avons tout ce qu'il faut pour les recevoir!.

⁸¹ *Ibid*, pp. 146 et 147.

⁸² L. Clarke, « Le mythe de la panique », in *Sciences humaines* n°132, novembre 2002.

S'apercevant que la menace est imaginaire, il interpelle par leur nom les hommes en tête de la colonne en marche et leur demande de lui montrer les Allemands. Les hommes s'arrêtent et retournent à leur poste. Un an plus tôt, sur la Somme, Meyer intervient de la même façon sur un début de panique : « *J'arrête au passage un mitrailleur qui, sa pièce sur l'épaule, court en aveugle dans le boyau ; il prétexte un vague enrayage quand je l'oblige à la mettre en batterie sur le parapet, mais l'effet moral est produit quand même : les hommes, ou du moins ceux qui peut-être eussent lâché pied, se sont repris presque aussi vite qu'ils s'étaient laissés dominer.* »

En 1973, pendant la guerre du Kippour, le major israélien Dov, arrête une colonne revenant des hauteurs du Golan et les renvoie au combat. Il découvre alors que la plupart étaient trop heureux de recevoir des ordres. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Alan Moorehead, correspondant de guerre britannique, est lui-même pris dans un mouvement de panique. « *Nous ne savions que faire. Quelqu'un avec un peu d'autorité aurait dit : Restez ici . Faites ceci ou cela et la moitié de notre peur aurait disparu. J'avais désespérément besoin d'ordres. Et, aussi, je pense, les autres*⁸³. »

Remarquons également que **le modèle d'action pour les indécis peut être également une course vers l'avant**, à la suite d'un «acteur » inconscient ou d'un fuyard vers l'avant. Lors d'une pause pendant un combat Ernst Jünger entend un vacarme soudain :

*Il se produisait un de ces curieux incidents dont l'histoire des guerres est si riche, en grand ou en petit. Les cris provenaient d'un chef de section du régiment de gauche qui voulait établir la liaison avec nous et qui était animé d'une humeur batailleuse formidable. L'alcool semblait avoir embrasé sa bravoure naturelle au point de la transformer en folie furieuse : "Où est le Tommy ? Sus aux chiens ! En avant, suivez-moi !". Dans sa rage il démolit au passage notre belle barricade et se précipita en avant, s'ouvrant le chemin à coup de grenades (...)Le courage, un homme qui paye de sa personne avec une folle audace, provoquent toujours l'enthousiasme. Nous fîmes, nous aussi, empoignés par l'esprit casse-cou et, ramassant quelques grenades, nous nous hâtâmes de nous joindre à cet assaut improvisé*⁸⁴.

3. DOCTEURS ÈS-MORT VIOLENTE

Après avoir examiné les mouvements collectifs, nous allons revenir à l'individu seul pour voir comment il appréhende toutes ces turbulences et tente de s'y adapter.

Dans cet espace-temps particulier, tout est affaire de détails minuscules, qui se mesurent en centimètres ou en fractions de secondes et dont l'accumulation peut faire la différence entre la vie et la mort. **L'instrument premier du combattant est la mémoire à court terme, sorte de « bureau mental »** qui permet de manipuler un certain nombre d'objets (objectif à atteindre, position des amis et des menaces, etc...). Cette capacité est cependant limitée à environ sept objets, souvent perturbée par une circulation des informations très imparfaite (cacophonie des réseaux radio, sollicitations parfois abusives du « haut », comptes rendus déformés par le stress, etc...).et soumise à une **pression cognitive** proportionnelle à la complexité de la tâche à accomplir. L'efficacité intellectuelle (et donc la marge de libre-arbitre) est alors proportionnelle à l'aisance avec laquelle on estime pouvoir faire face à la situation.

⁸³ Richard Holmes, *op. cit.*, p. 229.

⁸⁴ Ernst Jünger, *Orages d'acier*, *op. cit.*, pp. 202-203.

Le fractionnement « émotionnel » décrit précédemment se conjugue alors avec un fractionnement « cognitif » qui permet d'affiner encore la distribution des rôles puisqu'on peut distinguer aussi quatre niveaux d'efficacité intellectuelle :



- Si la pression émotionnelle est inhibante, le combattant ne parvient pas à élaborer de décision. C'est un « **figurant** », au comportement déjà décrit de paralysie (efficacité intellectuelle nulle) ou de suivisme (efficacité intellectuelle faible).

	Tâche appréhendée comme difficile	Tâche appréhendée comme faisable
Inhibition	Figurant «paralysé»	Figurant «mouton»
Stimulation	Acteur «second rôle»	Acteur «premier rôle»

- Si cette pression est stimulante mais que la tâche est appréhendée comme trop difficile, l'homme se focalise, par une sorte d' « effet tunnel » sur une menace ou à la gestion de son espace proche. Cette tendance amène à travailler en dessous de son niveau de responsabilité ou se concentrer sur une tâche technique au lieu de jouer son rôle. Il est **un acteur** certes mais **de « second rôle »**. Le général Weygand décrit ainsi le général Micheler commandant la 10^{ème} armée pendant la bataille de la Somme en septembre 1916 :

Le général Micheler travaillait à la manière d'un mosaïste. Il s'attardait avec dilettantisme à un détail, fort bien étudié d'ailleurs, et faisait dépendre la mise en train et le succès d'une manœuvre d'ensemble d'un infiniment petit et subtil [...] Quant mon chef [Foch] lui demandait de suivre la grand'route d'une méthode bien assise, conduisant à des résultats certains, le général Micheler se jetait dans le chemin de traverse d'une affaire de détail, si importante à son avis, qu'il fallait pour elle abandonner l'ensemble de l'entreprise auquel on reviendrait plus tard⁸⁵.

- Si la pression est stimulante et que la tâche est jugée faisable, l'efficacité intellectuelle est alors à son maximum. Le combattant est alors un « **acteur de premier rôle** » s'il ne bascule pas dans l'hyperactivité en étant partout à la fois et en donnant des ordres en rafales souvent inexécutables.

Une **situation chaotique ne devient « tactique » que si on possède certaines clefs**. L'expert « voit » ainsi tout de suite des choses qui échappent au novice. Prenons l'exemple du bruit des balles. Une balle, animée d'une vitesse initiale supérieure à celle du son, produit par son frottement dans l'air un « bang » supersonique et un sifflement qui accompagnent le projectile sur sa trajectoire. Ces bruits sont distincts de la détonation du départ. La connaissance de ce phénomène permet de déterminer l'origine du tir en repérant le bruit plus sourd et plus tardif de la détonation de départ. L'écart entre le claquement et la détonation peut même fournir la distance de l'ennemi (à raison de 300 mètres par seconde d'écart). Si le sifflement est perçu, cela signifie de manière certaine que l'on est dans l'axe du tir. Un fantassin expérimenté donne ainsi du sens au moindre détail sonore alors qu'un « bleu » reste dans la confusion. Dans cet exemple, le novice aura tendance à confondre le claquement de la balle avec la détonation de départ et donc à se tromper dangereusement sur l'origine de la menace.

A partir de cette fusion d'informations l'homme **construit sa vision de la situation**. L'apparition d'une information « saillante » modifie cette vision et entraîne un processus de décision. Le processus débute par le choix inconscient de la vitesse d'analyse en fonction de l'urgence ou de la complexité de la situation. On peut choisir un cycle « réflexe » de quelques secondes pour des actes simples (tirer, bondir, etc...), un cycle intermédiaire, dit « court », pour des combinaisons d'actions ou un cycle « long » de plusieurs minutes pour des procédés complexes. Un combat de plusieurs heures peut ainsi comprendre deux ou trois cycles longs, quelques dizaines de cycles courts et plusieurs centaines de cycles réflexes.

Chacun de ces cycles est une combinaison de souvenirs et de réflexion logique en fonction des délais disponibles et du degré d'expérience du combat. **Lorsque la situation est familière**, l'appel aux souvenirs va être immédiat et automatique. De plus, ces souvenirs contiennent des composantes affectives émotionnelles génératrices de stress. En dessous d'un certain niveau, ce stress stimule les facultés intellectuelles, au-dessus de ce seuil, il les affaiblit⁸⁶. Surtout, le caractère même des souvenirs est important. Si l'expérience passée a été négative, les émotions enverront un signal indiquant que ce n'est pas une chose à faire. Leur action sera plutôt inhibante. Inversement, si l'expérience passée a été un succès, les émotions pousseront à agir à nouveau de la même façon. Plus la banque de réponses typiques positives est riche, plus il a de chances de trouver de bonnes réponses et, paradoxalement, plus cette recherche est rapide. Ce phénomène, parfaitement analysé par le neurobiologiste Antonio Damasio⁸⁷, explique pourquoi l'homme est désemparé devant l'inconnu (il ne peut être aidé par des expériences antérieures) et pourquoi il est préférable d'agir sur un fonds de victoires.

L'analyse des combats aériens de la guerre du Vietnam a montré **l'existence d'un effet de seuil** chez les pilotes de chasse. L'efficacité n'augmentait pas de manière proportionnelle au nombre de missions

⁸⁵ Général Weygand, *Mémoires, idéal vécu*, Paris, Flammarion, 1955, p. 339

⁸⁶ Raphel, Stivalet et Esquivie, « La vulnérabilité de l'homme au combat : aspects psychologiques », in *L'armement* n°53, juillet-août 1996.

⁸⁷ Antonio Damasio, *L'erreur de Descartes*, Paris, Odile Jacob, 1985. Voir également son entretien dans *Sciences Humaines* n°119, août-septembre 2001.

mais de manière exponentielle avec un seuil fixé de cinq missions avec combats. Au-delà de ce chiffre, le pilote pouvait devenir un « acteur », en deçà il n'était qu'un figurant plus ou moins vulnérable. Cette constatation a conduit à la mise au point d'entraînements peu nombreux mais extrêmement réalistes (la fameuse école « Top Gun » ou les exercices « Red Flag ») destinés à incruster ces fameuses missions-seuils dans la mémoire tactique des pilotes avant de les plonger dans les combats réels. Le résultat fut spectaculaire dans les duels de la fin de la guerre.

Si la situation ne ressemble pas à quelque chose de connu ou **si la solution qui vient à l'esprit ne convient pas, la réflexion « logique » prend le relais.** Un novice qui, par définition, ne possède qu'une faible expérience, sera obligé de compenser cette lacune par plus de réflexion logique. Or, cette réflexion est beaucoup plus longue et coûteuse en énergie que l'appel aux souvenirs. Le novice aura donc tendance à utiliser des cycles plus longs que ceux de l'expert ou à se « focaliser ». A la limite, un « bleu » jeté sans entraînement sur le front sera incapable d'utiliser des cycles courts, car il n'a aucun souvenir sur lequel s'appuyer. Il risque de se trouver dans une position délicate face à une surprise ou des adversaires plus rapides.

L'analyse offre rarement plus de deux options. Le choix est alors conditionné par quelques critères : la mission reçue, les valeurs morales, les objectifs personnels (« être à la hauteur », mettre en confiance le groupe, etc....) et le seuil de risque. **La solution choisie est alors très souvent la première qui apparaît à l'esprit et qui satisfait à tous ces critères.** Le problème se pose lorsque certains de ces critères sont contradictoires et impliquent de faire des choix douloureux ou de déformer certains éléments pour résoudre cette contradiction.



PARTIE IV

LA PEUR ET L'ÉPÉE

1. DES ARMES ET DES HOMMES

Au printemps 1918, les troupes françaises capturèrent des fusils allemands d'un calibre énorme, 13 mm, et destinés au combat contre les chars. Au cours d'essais au champ de tir, ils constatèrent, avec effroi, que cette arme permettait de percer les chars de combat en dotation jusqu'à 300 mètres. Pourtant, à la fin de la guerre, lorsqu'on étudia en détail les pertes de l' " Artillerie d'assaut ", on s'aperçut que l'efficacité réelle de cette arme avait été quasi nulle (au total deux chars légers détruits). Des prisonniers interrogés déclarèrent que l'usage du fusil de 13 mm, lourd et délicat d'emploi, impliquait une exposition au danger beaucoup trop grande. Aussi, les tireurs étaient, soit incapables de se mettre en batterie, soit neutralisés. Dans le meilleur des cas ils effectuaient un tir rapide, pratiquement sans visée, et presque toujours inutile.

Cet exemple montre qu' il ne faut pas **mesurer la capacité d'une troupe à la somme des capacités intrinsèques de ses armes** (cadence théorique de tir, portée maximum, etc.). Comme le souligne un ancien combattant dans les années 1930, le rendement d'une arme est " essentiellement relatif et varie de tout à rien selon mille circonstances ; en particulier, pour ne parler que des circonstances morales, il est bien loin d'être le même si celui qui manie cette arme est abrité ou exposé au feu, instruit ou ignorant, commandé ou abandonné à lui-même, entouré d'indifférents ou de camarades éprouvés, préoccupé avant tout de sortir indemne de la bagarre ou fier de la tâche qu'il remplit, etc....⁸⁸ " Il faut donc réfléchir sur les rapports réciproques entre les armes et les hommes qui les servent. La peur induit un usage des armes qui tend à diminuer la pression du danger ; inversement la gestion des feux peut être destinée, avant tout, à frapper le moral de l'adversaire.

Dans l'immédiat et pour ce qui nous intéresse, **ces réactions diverses induisent généralement une " nervosité " qui réduit considérablement l'efficacité des tirs.** Ainsi, on constate, par exemple, une tendance à " rentrer " les épaules pendant le tir, comme pour se faire plus petit. Les tirs ont donc tendance à être trop hauts. Les gestes techniques du tir au poser (contrôle de la respiration, pression du doigt, etc.) font place à des tirs rapides quasi instinctifs qui exposent peu au danger. Pour prendre un exemple tiré de la guerre de Sécession, à Gettysburg (1863), les novices ont multiplié les incidents de tir. Certains ont tiré leur bague de chargement, d'autres ont mis la cartouche à l'envers. Après la bataille, 37 000 armes ont été récupérées sur les lieux des combats. 24 000 étaient encore chargées, dont 18 000 avec plus d'une cartouche. Entre un quart et un tiers des tués et blessés dans l'infanterie américaine au Vietnam furent dus aux feux amis (erreurs d'identification, manque de pratique du tir en formation avec mouvement) et 5% furent des auto-blessures (fausses manipulations, négligence).



⁸⁸ Capitaine Maisonneuve, *L'infanterie sous le feu*, Paris, Berger-Levrault, 1925, p. 8.

De plus, le premier principe étant d'agir, **le tir, même s'il n'est pas efficace, constitue un puissant soutien moral**. En 1916, l'armée française introduit le tir en marchant, qui consiste, lors d'un assaut, à tirer quelques cartouches après chaque bond. Ces tirs, très imprécis, ont, avant tout, des buts psychologiques. Ils troublent l'adversaire et permettent de se rassurer un peu. En 1944, l'armée américaine, après avoir longtemps considéré cette méthode comme un gaspillage inutile de munitions, l'a adoptée pour les mêmes raisons⁸⁹. Ce phénomène peut évidemment entraîner des " emballlements ". Le colonel Marshall, décrit, lors de la bataille de Kwajalein, des fantassins américains intrigués par deux objets flottant à deux cent mètres et ressemblant à deux têtes de nageurs. D'un seul coup, les hommes se mirent tous à tirer frénétiquement. Ils continuèrent même après avoir compris que ces objets étaient des branches d'arbres⁹⁰. Rommel, de son côté, décrit sa ligne de tirailleurs clouée au sol par le déchaînement de feu de la compagnie de mitrailleuses, de son propre bataillon, qui tire par dessus elle. Rommel est obligé de ramper vers l'arrière, sous les balles allemandes, pour faire cesser le tir⁹¹.

Dans ces conditions, il ne faut pas s'attendre à des pourcentages de coups **au but comparables à ceux des séances de tir au poser à 200 mètres**⁹². Déjà, au XVIII^{ème} siècle, le comte de Guibert estimait à 500 le nombre de cartouches nécessaires pour tuer un homme. En 1879, pendant la guerre des Zoulous, à Rorke's Drift, une compagnie d'infanterie britannique retranchée, bien entraînée au tir et bien armée, affronte des masses compactes de milliers de Zoulous équipés d'armes blanches. Le tir s'effectue à courte distance, voire à bout portant. On pourrait donc s'attendre à un pourcentage de coups au but proche de 100%. Pourtant, malgré des conditions de tir optimales, ce pourcentage n'a pas dépassé 5%. L'intervention du sous-groupe français à Mogadiscio le 17 juin 1992 passe, à juste titre, pour un bon exemple de gestion maîtrisée des feux. Néanmoins, 3 500 coups de petits calibres et 500 coups de 12,7 mm ont été tirés pour mettre hors de combat, au maximum, une cinquantaine de miliciens, soit un ratio de 80 pour 1⁹³. Lorsque l'on fait le rapport entre le nombre de cartouches tirées pendant les deux guerres mondiales et le nombre probable de personnels touchés par balles, on obtient des chiffres variant entre 10 000 et 50 000⁹⁴. Une étude récente sur les combats actuels en Irak et Afghanistan obtient même le chiffre de 300 000 cartouches tirées par les soldats américains pour tuer un rebelle⁹⁵.

Ce très mauvais rendement des tirs s'explique de plusieurs manières. Il y a d'abord, **l'effet des méthodes et des habitudes d'entraînement au tir**. Prenons deux exemples. A Sarajevo, en 1993, sur le pont de Skanderja, une sentinelle du Batinf 4 est attaquée par des miliciens qui tirent plusieurs rafales en sa direction. L'homme ne réagit pas, malgré des règles d'engagement et des ordres clairs. Il se trouvait simplement que cet homme (d'une unité logistique) se trouvait dans une situation où, pour la première fois de sa vie, il devait ouvrir le feu sans attendre un ordre. Un policier du FBI, lors de son premier engagement, devait tirer sur un malfaiteur avec son arme de service, à une distance de 2 mètres. Bien que son arme ait six coups dans le magasin, le policier n'a tiré d'instinct que cinq coups qui ont tous manqué leur but. Au lieu de tirer le sixième coup et d'atteindre peut-être le malfaiteur, il a ouvert le barillet pour y enlever les cinq étuis et la sixième cartouche non tirée pour, ensuite, regarder par terre, immobile. A ce moment le malfaiteur l'a abattu d'une balle en pleine tête. L'enquête a révélé que le policier a effectué pendant des années le parcours réglementaire du FBI, lors duquel il fallait tirer cinq coups à une distance de sept mètres sur une cible immobile, puis ramasser les étuis pour des raisons de

⁸⁹ M. Doubler, *Closing with the Enemy*, University Press of Kansas, 1994, chapitre 9.

⁹⁰ S.L.A. Marshall, *Men against fire*, op. cit., p. 77.

⁹¹ Lieutenant-colonel Rommel, *op. cit.*, p. 36.

⁹² Le facteur peur n'est, bien sûr, pas le seul à jouer sur l'efficacité des tirs aux armes légères. A l'entraînement au cours d'une série d'exercices de combat avec systèmes laser (STCAL) effectuée par une compagnie du 2^oRIMA le ratio coups tirés/ coups au but a été en moyenne de 25 pour 1. La plupart des tirs s'effectuaient à moins de 100 mètres et il n'y avait aucun risque.

⁹³ *Les cahiers du Retex n°4*, supplément à Objectif doctrine.

⁹⁴ Cela ne concerne pas seulement les tirs d'infanterie. Il a fallu ainsi 1400 obus pour tuer un homme pendant la première Guerre mondiale. Cf. K. Macksey et W. Woodhouse, *The Penguin Encyclopedia of Modern Warfare*, London, 1991, p. 111.

⁹⁵ *Le Point*, 29 septembre 2005, p. 18.

propreté et les déposer dans une boîte de conserve posée au sol. Le policier a agi instinctivement, sous stress, et a cherché au combat la boîte de conserve qui devait se trouver au sol⁹⁶. En 1944, il a fallu plusieurs mois à l'armée américaine sur le théâtre européen, pour que des soldats, entraînés à tirer, au poser, sur des cibles fixes et bien visibles considèrent les tirs sur zone comme les tirs normaux au combat.

Enfin, **les armes elles-mêmes ont des valeurs psychologiques propres** qu'il conviendrait d'ajouter à leurs autres caractéristiques et qui influent ainsi sur le rendement. Ces différences de rendement sont d'abord liées, et cela rejoint l'idée précédente, au degré de « lien tactique » qu'elles impliquent. Les armes individuelles sont généralement moins efficaces que prévues, car elles impliquent des actions isolées. Les armes collectives ont, au contraire, un taux d'emploi plus élevé car elles impliquent une interdépendance et sont plus prestigieuses qu'un simple fusil. Un fusilier peut se sentir anonyme, alors qu'un servant d'arme lourde est plus considéré.



Le rendement d'une arme également inversement proportionnel au risque induit par son usage. Comme le fusil de 13 mm évoqué plus haut, le service d'un lance-missiles antichars implique une exposition au danger pendant plusieurs secondes qui peut-être mise à profit par l'adversaire. Pendant la guerre

du Kippour (1973), marquée pourtant par la révélation de l'efficacité des missiles antichars, il ne fallait pas moins de 20 missiles Sagger pour toucher un char israélien. Et encore, les coups au but ne sont survenus que dans la première partie du conflit. Dès que les Israéliens furent capables de saturer par des tirs de mitrailleuses les zones d'origine des tirs, l'efficacité des équipes antichars égyptiennes tendit vers zéro⁹⁷.

Inversement certaines armes ont une efficacité hors de proportion avec celle que l'on peut observer sur un champ de tir. Les frappes air-sol par chasseurs-bombardiers, par une sorte d'« effet Damoclès » étaient considérés comme les armes les plus effroyables par 20% des soldats américains de la Seconde Guerre mondiale, alors que 4% seulement estimaient qu'il s'agissait des plus dangereuses⁹⁸.

⁹⁶ *www.nttc.ch*.

⁹⁷ Pierre Razoux, *op. cit.*, pp. 307 et 361.

⁹⁸ Richard Holmes, *ibid*, p. 209.

Les gaz épouvantaient tellement les combattants de la Grande Guerre que la plupart des hommes qui furent évacués pour blessures chimiques n'avaient même pas été touchés. Il suffisait de parler de la menace d'une attaque par les gaz asphyxiants, pour que certaines compagnies croient en sentir les effets⁹⁹. Le port des tenues de protection, peu confortables, a également pour effet d'isoler et déshumaniser (ils deviennent tous identiques)¹⁰⁰ les hommes, ce qui les fragilise.

Le sentiment d'impuissance est bien sûr beaucoup plus fort lorsqu'on subit une agression contre laquelle on ne peut pas répliquer. Le sentiment de terreur produit par les bombardements d'artillerie provient plus de leur côté spectaculaire et du sentiment d'impuissance qu'ils suscitent que des pertes qu'elles occasionnent. Comme en témoigne le général britannique Gardiner : « Bien que l'artillerie vous assourdisse, vous terrifie, vous traumatise et soit certainement le bruit le plus fort que j'ai jamais entendu, je resterai toujours vraiment surpris par le peu de pertes occasionnées par ces mêmes tirs dans les Malouines et à Oman. Comment avons-nous pu survivre à tout cela ? En fait, c'est une agression de votre esprit plus qu'autre chose¹⁰¹. » Dans le camp d'en face, un argentin déclare : « Nous n'étions que des cibles pour leur artillerie. La plupart du temps, je me sentais comme un canard sur un lac, en train de me faire tirer de tous les côtés¹⁰². »

2. FRAPPER L'ESPRIT

Si les « fluctuations de l'âme » ont une influence sur le rendement des armes, il est évident aussi que le feu subi a un impact profond sur la manière de se battre.

La première conséquence de l'importance des feux à l'époque moderne est **la dispersion des hommes et leur « incrustation » dans le terrain**. Les soldats deviennent des fantômes, dotés, avec leurs fusils et leurs armes automatiques, de « piques de deux kilomètres », et **ne se voient pratiquement plus**. Un officier décrit ainsi son arrivée à Verdun en 1916 : « *Je vois le champ de Verdun. Quelle émotion ! [...] D'abord c'est une impression d'immensité et de désert. Les regards n'osent se poser sur un point plus que sur un autre. [...] Où sont-ils ? Où sont les nôtres ? Rien, on ne voit rien de vivant. Seraient-ils tous morts, balayés par l'ouragan qui déferle sur eux depuis quatre mois ? [...] Sur ce pays désert et mort, une seule chose manifeste sa vie, c'est le canon¹⁰³.* » C'est un aspect déroutant, surtout pour les soldats novices. Le danger est bien sensible mais il ne se concrétise par rien ou presque, ce qui provoque un sentiment d'angoisse. Lorsque les premiers coups de feu claquent la confusion s'accroît encore. Les tirs semblent venir de nulle part. Les hommes se postent et perdent une grande partie des liaisons les uns envers les autres, visuelles ou verbales. Le fractionnement psychologique de la troupe commence à s'opérer. Cette phase de confusion peut être d'une durée variable car un temps de réaction est nécessaire avant que les troupes ne recouvrent une organisation cohérente.

Une autre conséquence de la prédominance des facteurs psychologiques est **l'absence presque totale de corps à corps**. En mars 1918, le second-lieutenant Jones, de l'infanterie britannique, ouvre le feu au pistolet sur des Allemands : « *C'était la seule occasion que j'ai eu en deux ans et demi d'abattre des Allemands* ». Dans « *L'infanterie attaque* » Rommel ne décrit, de 1914 à 1916, qu'un seul contact physique entre deux adversaires, lorsque lors d'un coup de main de nuit, un soldat français

⁹⁹ Commandant Coste, *La psychologie du combat*, Berger-Levrault, 1929, p.168.

¹⁰⁰ Il en est de même des nouvelles tenues de combat avec casque intégral.

¹⁰¹ Général Gardiner, *op. cit.*

¹⁰² Richard Holmes, *op. cit.*, p. 232.

¹⁰³ M. Dupont, *Impressions d'un officier de légèrè 1915-1917*, cité par Philippe Masson, *L'homme en guerre*, Paris, Editions du rocher, 1997, p. 87.

surpris saute à la gorge d'un sergent allemand et se fait abattre au pistolet¹⁰⁴. Le combat à la baïonnette, qui fait partie de l'imagerie de la Grande Guerre, est ainsi largement une légende. Dès les premiers affrontements d'août 1914, les combattants, comme Charles Delvert, ouvrent les yeux : « *Nos idées sur le combat étaient tellement fausses alors que nous croyions tous devoir bientôt nous escrimer du sabre contre les baïonnettes allemandes ! La plupart avaient fait aiguiser leur arme. J'avais suivi le mouvement. [...] La bataille d'Etche (22 août) nous enlevait à tous et pour toujours l'idée de nous intéresser et au sabre et à la baïonnette*¹⁰⁵. » Pour Chenu : « *Le « déjeuner à la fourchette », la baïonnette, personne n'en veut plus. Ce déjeuner, d'ailleurs, n'est qu'une simple formule, et ne nourrit pas. La balle, la mitrailleuse, la grenade ont triomphé de la baïonnette, qui n'est plus guère qu'un symbole d'attaque : le projectile a tué l'arme blanche*¹⁰⁶. »



Sur les 48 combats de l'échelon section ou compagnie que décrit Rommel, 18 se concluent par un échange de tirs sans résultats et 30 se terminent par le repli ou la reddition d'un des deux adversaires avant le contact. Il décrit ainsi le sentiment qui anime le défenseur : « *Je ramène dans le rang quelques-uns de mes hommes qui sont sur le point de décrocher de leur initiative. Apparemment notre tir force l'ennemi à se jeter à terre [...] les éléments de tête sont à 30 ou 40 mètres de nous. J'ai décidé de ne céder devant leur supériorité numérique que s'ils chargent à la baïonnette*¹⁰⁷ ». Sidney Jary, chef de section britannique pendant la Seconde Guerre mondiale décrit le même phénomène du côté de l'assaillant : « *Lorsque nous arrivons dans une position ennemie avec nos baïonnettes, toute résistance avait déjà cessé. Il est inutile d'essayer d'avoir un maximum de fusiliers pour cela*¹⁰⁸. »

En fait, **toute attaque qui n'est pas précédée d'une « inhibition » préalable du défenseur est souvent condamnée au blocage**. Cette inhibition, et cela rejoint les observations précédentes, peut être obtenue par un feu massif, une surprise (direction d'attaque ou moyens imprévus) ou un débordement.

Le combattant terrestre moderne, au moins le fantassin, n'est donc pas un héros de l'Illiade cherchant l'escrime avec un guerrier de son rang. Ce type de bravoure ne semble plus être réservé qu'à quelques pilotes de chasse ou équipages de chars, et encore à une petite élite, la majorité n'abattant rien du tout. La notion de duel mérite d'ailleurs d'être relativisée. Les grands As de la chasse française, Guynemer et Fonck en tête, n'ont surtout abattu, et le plus souvent par derrière, que des observateurs d'artillerie presque impuissants dans leurs lourds biplaces. Pour Jean Norton-Cru, entre petites unités, « *il n'y a pas de lutte, sauf dans des cas très exceptionnels : presque toujours l'un frappe, l'autre ne peut que courber le dos et recevoir les coups [...] Les soldats sont bourreaux ou victimes, chasseurs ou proie, et dans l'infanterie nous avons l'impression que nous jouâmes la plupart du temps le rôle de victime, de proie, de cible.* »

¹⁰⁴ Lieutenant-colonel Rommel, *op. cit.*, pp. 60 et 97.

¹⁰⁵ Charles Delvert, *op. cit.*, p. 56.

¹⁰⁶ Charles-Maurice Chenu, *op. cit.*, p. 103.

¹⁰⁷ Lieutenant-colonel Rommel, *op. cit.*, p. 37.

¹⁰⁸ Jary et Carburncle, « Infantry Firepower », in *British Army Review* n°114, décembre 1996.

Il est concevable d'**organiser sciemment la gestion des feux pour jouer de cet impact psychologique**. Les méthodes de l'infanterie allemande en 1944 constituent un bon exemple d'un système organisé dans ce sens. Suivant leur spécialité, les sections d'infanterie allemandes peuvent disposer jusqu'à six mitrailleuses MG42. Avec les appuis de la compagnie, en particulier les deux mortiers de 81 mm, et les nombreux fusils d'assaut, on obtient une puissance de feu environ cinq fois supérieure à celle d'une compagnie britannique. De leur côté, les Britanniques étaient organisés en groupes de combat comprenant normalement dix hommes : un chef de groupe, une équipe de pièce Bren (cadence de tir : 450 coups/minute à comparer aux 2400 coups/minute des deux MG42 d'un groupe de panzergrenadiers) et six fusiliers (trois ou quatre en pratique). La conception britannique était d'avoir le maximum de personnels dans les assauts. Or, dans la réalité, nous l'avons vu, les corps à corps sont rares.

Partant de ce constat, les Allemands ont développé une autre méthode d'assaut. L'écrasante supériorité du feu de leurs mitrailleuses leur permettait, soit de chasser directement l'ennemi, soit de permettre à un petit élément de s'approcher jusqu'à 25-30 mètres de l'objectif pour le saturer (mitrailleuses, grenades, pistolets-mitrailleurs). Il ne leur était généralement pas besoin d'aller plus loin. L'infanterie britannique n'a jamais pu sortir complètement de ce dilemme et est restée dépendante, pour obtenir une neutralisation préalable de l'adversaire, de l'artillerie ou des chars, ce qui posait des problèmes de coordination et de délais. Sidney Jary se demande même si l'infanterie britannique actuelle, constituée essentiellement d'hommes équipés de fusils d'assaut en 5,56 mm, serait capable de vaincre l'infanterie allemande de 1944¹⁰⁹. Il est à noter, que face au même problème et avec des structures sensiblement identiques aux Britanniques, l'infanterie américaine a su s'adapter plus facilement. Sa richesse lui a autorisé des surdotations (en fusils-mitrailleurs BAR par exemple ou en Thompson) et son inventivité a permis de faire évoluer les méthodes de combat¹¹⁰.

Disposer d'une supériorité écrasante des feux ne suffit pas. Il s'agit également de l'employer en premier. Rommel constate que « *gagne celui qui tire le premier et qui dispose de la plus grande puissance de feu*¹¹¹ ». Ailleurs, il ajoute : « *Le côté qui est en mesure de délivrer le plus grand volume de feu au moment du contact prendra le dessus. Gardez donc les mitrailleuses prêtes à tirer pendant toute la progression*¹¹². » Toute projection de tir un peu efficace entraîne, nous l'avons vu, une désorganisation plus ou moins grande de l'adversaire. Cette désorganisation a deux effets intéressants : elle réduit d'un seul coup le danger adverse, elle permet ensuite un deuxième coup, éventuellement un assaut. Dans les combats de rencontre au Vietnam, les Australiens avaient l'initiative des tirs sur les Viêt-Congs dans 84% des cas. Les Américains, au contraire, subissaient les tirs dans 88% des cas¹¹³. Les rapports de pertes des Australiens étaient de 1 homme touché pour eux contre 20 chez l'ennemi.

Ce fait a été constaté depuis longtemps en matière de combat de chars et constitue même le fondement de la doctrine israélienne du combat blindé. Après avoir constaté qu'une force tirant en premier à 1 contre 2 était aussi efficace qu'une force tirant en second à 5 contre 1, les Israéliens ont organisé leur combat sur la notion de tir en premier. Il est intéressant de noter que pour y parvenir, ils ont privilégié une approche pragmatique plutôt que purement technique. Les chefs de chars israéliens

¹⁰⁹ *Idem*.

¹¹⁰ Théophile Monnier, et Philippe Naud, « L'enfer des hommes », in *Vae Victis* n°30, janvier-février 2000.

¹¹¹ Lieutenant-colonel Rommel, *op. cit.*, p. 128.

¹¹² *Ibid.*, p. 21.

¹¹³ Capitaine Nicol, *op. cit.*

sont systématiquement « hors tourelle », ce qui leur permet d'acquérir les objectifs beaucoup plus rapidement que les équipages arabes « sous tapes », enfermés dans la tourelle. Le poste de chef de char israélien est donc très dangereux, mais Tsahal estime que cette simple mesure permet de multiplier par deux l'efficacité tactique du char. Les chefs de chars et tireurs sont entraînés à l'estimation visuelle des distances. Les procédures de tir sont simplifiées au maximum de façon à être plus rapides que celles de l'adversaire. De la même façon, le tir à la hausse de combat est systématiquement privilégié. On comprend ainsi comment, en octobre 1973, une compagnie de chars de la 7^{ème} Brigade blindée est parvenue à détruire 130 chars syriens sans en perdre un seul. Tout cela va beaucoup plus loin que la valorisation du premier impact, en honneur, un temps, sur nos champs de tir. Il ne s'agit pas d'avoir un tir au poser individuel précis, mais d'une action collective rapide. Il s'agit d'**obtenir un cycle Détecter-Décider-Détruire plus rapide que l'adversaire.**

Une autre voie consiste à surprendre l'ennemi par une **approche indirecte surprenante**. Le 21 mars 1918 à 09 heures 40, après cinq heures de bombardement, trois armées allemandes se lancent à l'assaut. Quelques heures plus tard, 47 brigades d'infanterie britanniques ont cessé d'exister et 21 000 hommes valides ont été capturés. Il n'y a pas eu de grands encerclements mais une exploitation « divagante » de centaines de sections d'assaut, collant au barrage d'artillerie et exploitant toutes les brèches sans objectif particulier, sinon d'aller le plus loin possible. En deuxième échelon, des compagnies équipées d'armes lourdes étaient chargées de réduire les résistances dépassées¹¹⁴. L'offensive chinoise de novembre 1950 en Corée, en employant les mêmes méthodes, infligea la plus cinglante défaite de son histoire à l'armée américaine¹¹⁵. Le général Keiser, commandant la 2^{ème} division d'infanterie américaine, décrit l'état de sa division, victime d'une embuscade gigantesque où elle perd 3 000 hommes: « *La plupart des survivants, même les indemnes, étaient dans un tel état de choc qu'ils ne réagissaient plus [...] personne ne criait, ne parlait, ni ne cherchait d'abris*¹¹⁶ ». La 8^{ème} armée américaine et les forces alliées reflurent en désordre de la frontière chinoise jusqu'au sud de Séoul. Les pertes psychologiques américaines en Corée furent 7 fois plus importantes pendant cette phase que pendant la guerre de position qui suivit.

Tout cela suggère qu'une **approche indirecte, visant la volonté de l'adversaire, peut obtenir des résultats remarquables**. A un niveau micro-tactique, l'exercice de l'armée britannique Sea Wall, à Chypre en 1996, a permis de comparer des méthodes « classiques » et des tactiques d'infiltration. Les sections pratiquant l'infiltration sur les arrières se déplaçaient en moyenne 77% plus vite, elles subissaient 26% de pertes en moins et étaient globalement 2,5 fois plus efficaces¹¹⁷.



¹¹⁴ Storr Kings, « Exercice Sea Wall : infantry tactics in the era of manoeuver warfare », in *British Army Review* n° 119, août 1998.

¹¹⁵ Robert Leckie, *La guerre de Corée*, Paris, Robert Laffont, 1963.

¹¹⁶ S.L.A. Marshall, *The river and the gauntlet*, United States of America, Time incorporated, 1962, p. 307.

¹¹⁷ Storr Kings, « Exercice Sea Wall : infantry tactics in the era of manoeuver warfare », in *British Army Review*, op. cit.

CONCLUSION

L'analyse précise des combats de ces dernières années est encore à faire. L'image qui apparaît de prime abord des combats ayant eu lieu en Afrique ou Bosnie apparaît plutôt flatteuse. Cependant quand on descend au niveau micro-tactique, l'impression est plus mitigée et comme le déclare le capitaine Marchand, derrière le bilan élogieux, « *la réalité fut beaucoup plus chaotique [...] L'ennemi étant de valeur très moyenne, les fautes n'ont pas été sanctionnées trop fortement. Mais il serait malhonnête de se retrancher derrière un bilan somme toutes très positif en tentant de gommer les imperfections et les fautes commises*¹¹⁸. »

Certaines des difficultés rencontrées proviennent du décalage entre des schémas parfois très normatifs et la réalité psychologique du combat. La bataille est un accélérateur de sensations. Courage, peur, dégoût, solidarité, toutes les émotions d'une vie peuvent s'y trouver condensées en quelques heures. Comment imaginer dans un tel maelström d'émotions que des procédures d'une méthode toute cartésienne puisse s'appliquer pleinement.

Prenons l'exemple du chef de groupe d'infanterie. Celui-ci commande un véhicule et un groupe débarqué pouvant servir jusqu'à sept armes différentes. Pour gérer tout cela, il lui faut apprendre par cœur 12 cadres d'ordre (des *check-list*) censés, dans une conception très tayloriste, lui permettre de faire face à toutes les situations possibles. Dans les faits, cela ne fonctionne pas vraiment et on assiste plutôt à une improvisation totale, parfois heureuse, parfois non. Pour compenser ces difficultés, on tâtonne sur la constitution du groupe (j'ai connu personnellement 14 structures différentes) ou sur le rôle des chefs d'équipe (auquel on a fait apprendre les mêmes cadres d'ordre) alors qu'il est possible certainement, en partant du réel de définir des méthodes de commandement plus adaptées.

Dans une armée entièrement professionnelle, confrontée à des défis multiples et aux moyens comptés, il est nécessaire d'investir dans l' « instrument premier du combat », l'homme. Le combat demande une plus grande décentralisation et une plus grande compétence. Avoir des petites unités de très haute qualité et augmenter leur cohésion doit être une priorité. Et pour cela, il est nécessaire de partir de l'étude du comportement des hommes sous le feu.

¹¹⁸ Rapport du capitaine Marchand, « Enseignements tirés de l'action menée sur la maison de la radio de Bangui (21 mai 1996). »

ANNEXE

UNE JOURNÉE A MOGADISCIO

Témoignage du général de division de Saqui de Sannes sur les événements du 17 juin 1992 à Mogadiscio.

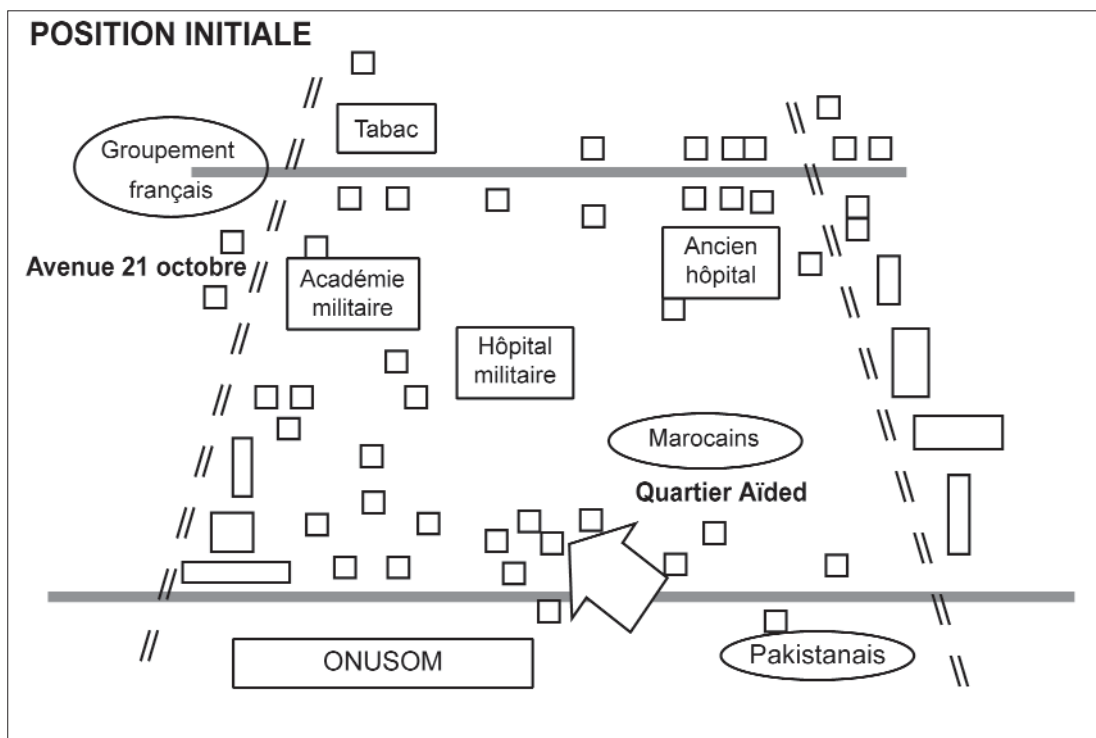
Chef de corps du 5ème Régiment Interarmes d'Outre-Mer, le colonel de Saqui de Sannes commande alors un groupement tactique fort de deux sections d'infanterie sur VAB, deux sections d'infanterie sur camions VLRA, d'un peloton de blindés légers ERC 90¹¹⁹ et d'un détachement d'hélicoptères. L'ensemble représente environ 200 hommes et 50 véhicules. Il est destiné à participer à des actions visant à mettre un terme aux activités du général Aïded.

Le 16 juin, le groupement est placé en couverture, en mesure de soutenir les contingents marocains et pakistanais chargés d'investir les quartiers tenus par le général Aïded. Déjà le 5 juin, le contingent pakistanais avait eu une vingtaine de morts dans une inspection d'un dépôt d'armes. Le 16, l'action prend rapidement à nouveau une tournure catastrophique. Les Pakistanais sont stoppés et un de leurs officiers est tué. Le bataillon marocain de son côté est englué dans une foule de civils. Les officiers interviennent pour parlementer. Ils sont ainsi clairement identifiés par des snipers placés dans les bâtiments alentours et immédiatement abattus lorsque les civils s'écartent. En quelques minutes, le bataillon déplore cinq morts dont son chef et trente-cinq blessés dont le commandant en second.

A l'écoute du réseau radio marocain, les Français prennent conscience de l'aggravation de la situation et se préparent à agir. Des tirs commencent à claquer dans leur direction, en provenance de deux grands bâtiments à quelques centaines de mètres : la manufacture de tabac et surtout l'académie militaire.

« Je me suis alors demandé si cela était coordonné avec l'agression des Marocains et je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose sinon les soldats d'Aïded allaient prendre l'ascendant psychologique sur nous. Le problème était que les tireurs ennemis utilisaient les femmes comme bouclier. Elles étaient placées en « rideau » devant une fenêtre, s'écartaient brusquement pour laisser la place à un gars qui lâchait une rafale puis se remettaient en place. Bien sûr, les tireurs changeaient aussi d'emplacement. Venant de Djibouti, on connaissait bien la culture somalienne. Nous savions que le fait de mêler les femmes et les enfants aux combats leur paraissait naturel car quand un clan se bat, c'est le clan en entier qui va au combat. Ils savaient bien sûr que cela nous choquait et en profitaient. Quoiqu'il en soit nous nous comporterions en soldats occidentaux et ne tirerions pas sur les femmes et les enfants. C'était une question d'éthique mais je savais aussi que derrière cette journée, l'opération continuerait et que le clan Aïded ne nous aurait jamais pardonné d'avoir massacré ses femmes et ses enfants. Cependant il me fallait résoudre un problème immédiat sans dérapier. J'ai donc donné l'ordre aux ERC de tirer à la mitrailleuse sur le mur. Je signifiais ainsi à tout le monde que nous étions capables de frapper fort si cela devait monter d'un cran. On avait les moyens et la volonté de riposter. Des deux côtés tout le monde a apparemment compris le message. On se battra mais on ne fera pas non plus n'importe quoi. »

¹¹⁹ VAB : véhicule de l'avant blindé, VLRA : véhicule léger de reconnaissance et d'appui, ERC90 : engin à roues-canon de 90 mm).



Le colonel analyse la situation suivant le principe de « rationalité limitée ». Face à un environnement complexe, disposant d'informations fragmentaires et souvent subjectives, il ne cherche jamais une solution parfaite impossible à déterminer mais se contente de chercher une solution pertinente face à chaque problème qui se présente en fonction de 4 critères principaux :

- limiter au maximum les pertes amies [1]
- limiter au maximum les pertes dans la population civile [2]
- maintenir la cohésion psychologique du groupement [3]
- maintenir la liberté d'action [4]

Ces critères n'ont sans doute jamais été « listés » de manière aussi explicite mais sont restés présents à l'esprit de manière latente.

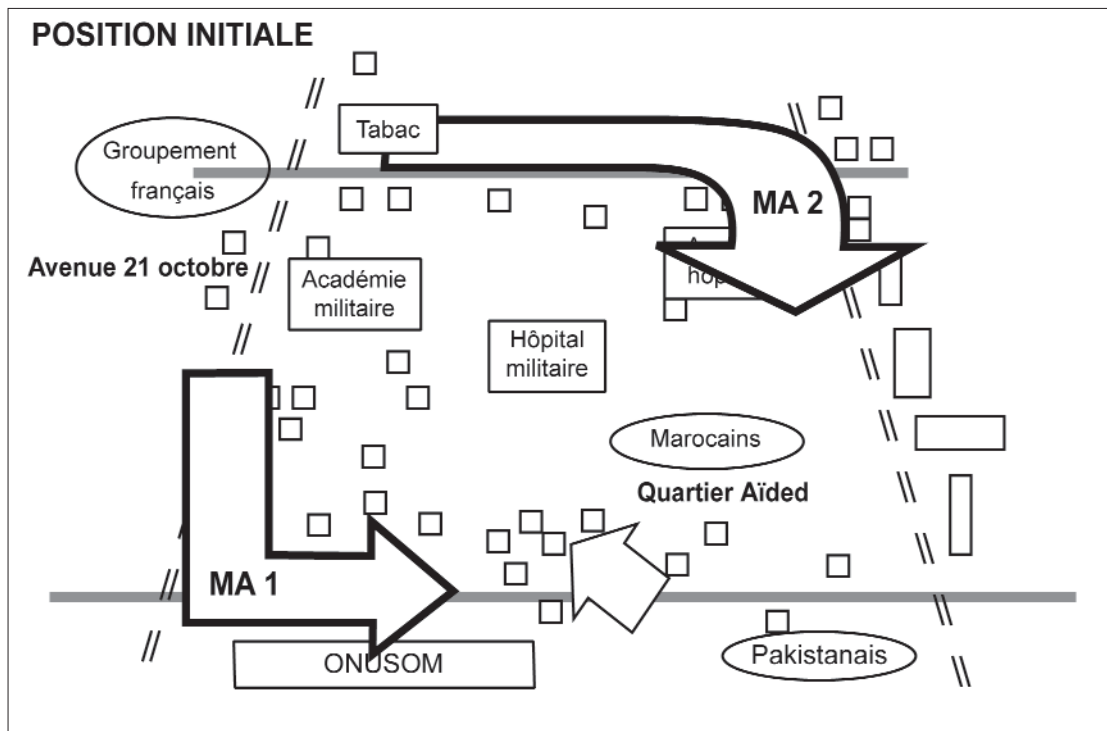
Lorsque le groupement subit un harcèlement de la part de tireurs isolés, le colonel comprend que ces tirs peuvent provoquer des pertes (critère n°1) et surtout entamer le moral des hommes (critère n°3). On s'approche donc d'un seuil critique et le colonel décide d'agir mais sans s'imbriquer dans une manœuvre de fouille (critère n°4). A ce stade, il est confronté au problème de la population civile (critère n°2) qui est sciemment utilisée par les agresseurs.

A 8 h 30, le groupement reçoit l'ordre de dégager le contingent marocain.

« J'ai regardé la carte et j'ai d'abord examiné la possibilité de passer par le Sud. L'itinéraire était rapide et sûr mais, arrivé dans la zone des combats, je me serais englué avec les Marocains, en plein dans l'axe de tir des Pakistanais. Les véhicules n'auraient pas pu circuler et on se serait fait déborder de tous les côtés. L'autre

solution était de passer par le Nord et de me positionner sur un terre-plein dominant la zone des combats. De là je pensais pouvoir utiliser au mieux l'allonge de mes armes. Cela supposait de traverser l'axe des renforts d'Aïded mais cela me paraissait finalement plus sûr. J'ai donc rappelé l'ONUSOM pour leur annoncer mon intention. »

« Avec le commandant Bonnemaïson, mon adjoint, nous avons examiné ce mode d'action et nous sommes vite tombés d'accord sur le fait que si l'on voulait éviter de se faire déborder et pouvoir se désengager, il fallait tenir le carrefour au nord du terre-plein. J'ai alors partagé le groupement en trois éléments. La section sur VLRA de l'adjudant-chef Crand devait rester sur la base de départ, avec les moyens sanitaires. Le deuxième échelon était composé de la section Martinez, sous blindage, suivie de la section Delabbey, sur VLRA, avec aussi les P4 de l'escouade. Sous les ordres du commandant Bonnemaïson, cet échelon avait pour mission de tenir le carrefour. Il me restait donc, avec le commandant d'unité et son VAB PC, le peloton ERC de Carpentier, la section VAB de Nivlet et le groupe de sapeurs. »



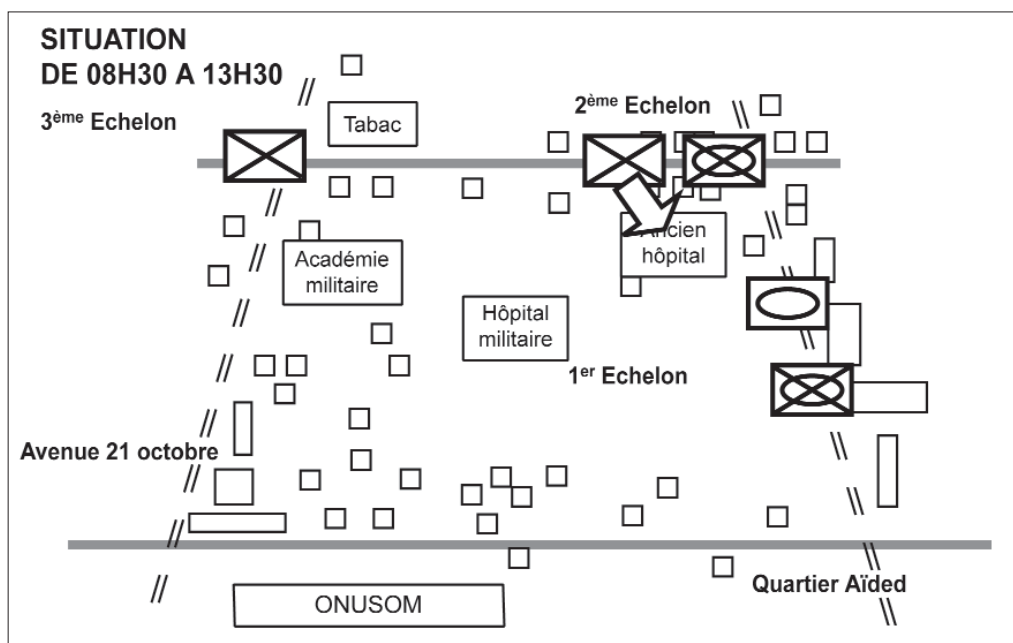
Le colonel réfléchit d'emblée en termes de modes d'action (MA) sans procéder à une analyse logique et consciente. Une première solution lui vient intuitivement (passer par le Sud). Il l'élimine presque aussitôt car elle contredit plusieurs critères, en particulier le maintien de la liberté d'action. Le deuxième MA envisagé (positionnement sur un terre plein au nord des Marocains en passant par le Nord) satisfait à peu près tous les critères. Il induit un risque de pertes car il faudra traverser une zone tenue par les miliciens d'Aïded, mais ce risque est jugé acceptable. Ce MA est adopté puis aménagé pour mieux « coller » aux critères. Il semble que d'autres MA n'aient pas été envisagés. Leur nombre

était sans doute limité et surtout le colonel agissait sous une forte contrainte de temps (la situation des Marocains est alors dramatique). Le balayage complet de toutes les solutions possibles aurait coûté beaucoup de temps et d'énergie psychique pour une plus-value aléatoire.

Les ordres donnés, le groupement déboule « à fond » dans les rues. La surprise est complète et il parvient malgré quelques accrochages, et une volée de roquettes RPG, à atteindre rapidement ses positions. Sur le terre-plein, le premier échelon se place en garde à 360 degrés. Situé en hauteur, il est en bonne position pour appuyer les Marocains, à 150 mètres de là. Les hommes d'Aïded se ressaisissent et reportent tous leurs efforts contre les Français. Des renforts arrivent du quartier de Bakara et les combats montent rapidement en intensité. Un tireur de précision du 9ème RCP abat trois snipers en quelques minutes.

Le deuxième échelon, sur le carrefour, est encerclé par la foule et pris sous le feu des snipers. Un chef de groupe, à l'avant d'un VAB est blessé à la tête puis à la main. L'adjoint de la section, le traîne à l'intérieur du véhicule et parvient à la faire évacuer avant de prendre sa place à la tourelle. La foule se retire brusquement et laisse la place à des « technicals » (pick-up 4x4, équipés de mitrailleuse). Quatre roquettes de RPG ratent de peu les VAB. Deux « technicals » sont détruits à la mitrailleuse. La section sur VLRA, plus en arrière a deux blessés, dont un, le caporal-chef Lisch, touché à la tête. L'équipage de l'hélicoptère Puma, réclame avec insistance des objectifs pour son canon de 20 mm. L'adjudant-chef Grand, en troisième échelon, est violemment attaqué à son tour et demande de l'aide. La situation est très sérieuse.

« J'ai alors été pris d'un doute. Les blessés s'accumulaient et je commençais à me demander jusqu'à quand je pourrais éviter d'employer des armes lourdes, canons ou lance-roquettes. Le Puma canon de 20 mm était prêt à tirer et me demandait des objectifs avec insistance. L'adjudant-chef Grand sérieusement accroché, m'appelait aussi pour demander de l'aide. Je savais qu'il pouvait tenir, aussi je lui



ai répondu que je ne pouvais rien faire pour lui et qu'il devait se débrouiller seul. J'ai également refusé tout tir au Puma. Ç'aurait été un massacre et donc un désastre. J'ai ordonné au peloton de tirer à la mitrailleuse sur les toits qui surplombaient le carrefour mais je pouvais difficilement faire plus. Heureusement, le commandant Bonnemaison a pris les choses en main et a pris la décision de s'emparer des baraques environnantes et en particulier l'ancien hôpital. »

La situation s'approche à nouveau d'un seuil critique imposant une décision car deux critères risquent de se contredire : la protection des hommes sans frapper la population. Le colonel est donc très attentif aux signes souvent diffus qui peuvent l'aider à savoir si le seuil est franchi. Le deuxième échelon résout finalement la crise et lui évite d'avoir à faire des choix très difficiles.

Une trentaine de miliciens sont mis hors de combat dans cette action, sans perte française. A partir des positions conquises, les tireurs d'élite français prennent rapidement le contrôle des environs. La situation bascule alors lentement. Les miliciens d'Aïded se mettent à douter et commencent à craindre d'être encerclés à leur tour par une force dont ils surestiment le nombre. Ils se replient vers le Nord.

« Cela faisait sans doute une bonne heure que nous étions là mais j'avais perdu toute notion de temps. Pendant tout cette période, je n'ai pas eu l'impression d'être stressé. Je ne suis pas plus courageux qu'un autre mais je n'avais pas de peur physique. On ne pense pas à soi, on a peur pour ses hommes. J'ai essayé d'anticiper les choses, de ne pas rester statique, d'avoir un temps d'avance, de mettre en alerte notre base à Baïdoa, de garder des éléments disponibles pour dégager le deuxième échelon, etc....Après quelques minutes difficiles, j'ai observé le sang-froid des paras et des marsouins qui tiraient autour de moi et je me suis dit : « Bon, ça tient ! On va s'en sortir ! ». Au même moment j'apprenais que les blessés avaient été évacués et que les sections de deuxième échelon avaient la situation en main. De mon côté, j'ai senti que les tirs ennemis s'espaçaient peu à peu et que les gars d'Aïded ne s'approchaient plus. En fait, ils commençaient même à se replier en contournant l'hôpital militaire. Visiblement, ils surestimaient notre nombre et ils avaient peur de se faire encercler. »

Pendant toute la journée, le colonel résiste à la pression du stress et reste parfaitement maître de lui. **Il est un acteur de premier rôle.** La « pression cognitive », c'est-à-dire l'estimation inconsciente de sa capacité à accomplir une tâche intellectuelle, qui s'exerce sur lui est en fait allégée par une parfaite connaissance du milieu physique et humain, la maîtrise des savoir-faire tactiques et la pleine confiance envers ses subordonnés. Les journées qui ont précédé l'engagement ont été riches en actions dans le secteur et ont permis de roder l'outil tout en maîtrisant intellectuellement les données du problème.

Il est intéressant de comparer ce style de commandement avec celui du général Garrison, commandant l'opération américaine du 3 octobre suivant. Le général Garrison n'était pas sur le terrain mais commandait le raid depuis un Joint Operations Center (JOC) relié à la zone d'opérations par trois hélicoptères OH-58 équipés de caméras vidéos et de divers moyens de communications high-tech. Le problème est que par ce biais il n'a pas du tout senti l'ambiance de la zone de combat. Les troupes au sol, de leur côté, attendaient que le général Garrison prennent des décisions. Elles ont donc fait preuve d'un certain attentisme lorsque les premiers combats ont commencé et laissé l'initiative aux Somaliens. L'abondance des moyens de communications, associée à une chaîne de commandement complexe, s'est révélée être un amplificateur de confusion.

Vers 13 h 30, les Marocains peuvent enfin se dégager et les deux premiers échelons français les remplacent sur leur position. Le commandement de l'ONU en Somalie, reprenant espoir après ce premier succès, ordonne alors aux Français de fouiller l'académie militaire et l'hôpital général dans l'espoir de capturer Aïded. Une compagnie mécanisée italienne vient les appuyer.

« Lorsque la pression a faibli, j'ai fait venir le deuxième échelon avec moi et réoccupé la position des Marocains. Peu de temps après, au milieu de multiples rumeurs et d'informations contradictoires, j'ai reçu l'ordre de fouiller des baraques entre l'académie militaire et l'hôpital général dans l'espoir de capturer Aïded. Une compagnie mécanisée italienne est venue pour nous appuyer. Pour éviter toute méprise, j'ai demandé à ce qu'elle vienne par le Nord par le chemin que l'on avait emprunté. Une belle unité ! j'étais content de les voir. J'ai décidé alors de fouiller d'abord l'hôpital militaire, car il avait servi de base de tir contre les Marocains et contre nous. J'ai choisi pour cela la section Delabbey parce que je les connaissais bien mais j'ai senti aussi qu'après les combats des abords du carrefour, ils avaient largement dépassé le stade de la peur. Ils étaient bien « remontés ». Je me suis dit maintenant que l'on s'en était bien sorti, il ne fallait pas dérapier. Je les ai donc suivis mais tout s'est bien passé, ainsi que lors la fouille des baraques voisines. Il n'y a pas eu d'opposition et bien sûr Aïded n'était pas là. »

La fouille des bâtiments se fait sans réelle opposition. De nombreux miliciens blessés sont découverts à l'hôpital ainsi que de nombreuses preuves que ce lieu, sous la protection de la Croix Rouge (à son corps défendant), a servi de base de feu.

Les fouilles terminées, le colonel de Saqui ordonne le repli sur la position de l'adjudant-chef Grand puis le retour à la base de l'ONU. Tout au long de la journée, les Français n'ont eu à déplorer qu'un blessé grave et deux blessés légers. Il est difficile d'estimer les pertes adverses mais elles dépassent certainement la cinquantaine. Les pertes civiles, si elles existent, sont vraisemblablement minimales.

« A la radio j'ai senti que dans l'euphorie retrouvée, le PC de l'ONU était prêt à me faire continuer toute la nuit. J'ai pris les devants et annoncé que je ne resterai pas seul dans les quartiers. Nous sommes allés récupérer la section de l'adjudant-chef et je me suis posté à l'entrée du camp de l'ONU jusqu'à ce que le dernier véhicule soit rentré. J'ai été soulagé lorsque celui-ci est passé mais je suis resté sur le qui-vive. Je ne voulais pas que l'on gâche tout par un accident dans la manipulation des armes. Le commandant d'unité a fait mettre tout le monde en ligne face à un talus pour procéder avec méthode aux opérations de sécurité. Tout s'est bien passé. »

SOURCES

ESSAIS

- Armengaud, (Ltn-col), L'atmosphère du champ de bataille, Paris, Lavauzelle, 1940.
- Ashworth, (T.), Trench warfare 1914-1918, London, Pan Books, 1980.
- Bouchacourt, (Cdt), L'infanterie dans la bataille, Lavauzelle, 1927.
- Bourke, (J.), An intimate history of killing, London, Granta Books, 1999.
- Cochet (F.), Survivre au front, Paris, Soteca, 14-18 Editions, 2005.
- Coste, (Cdt), La psychologie du combat, Berger-Levrault, 1929.
- Crocq, (L.), Les traumatismes psychiques de guerre, Paris, Odile Jacob, 1999.
- Damasio, (A.), L'erreur de Descartes, Paris, Odile Jacob, 1985.
- Doubler, (M.), Closing with the Enemy, University Press of Kansas, 1994.
- Dunningan, (J.), How to Make War, New York, Morrow and Company, 1993.
- Ellis, (J.), On the Front Lines, New York, John Wiley and Sons, 1990.
- Fox, (R.), Archeology, History and Custer's last battle, University of Oklahoma Press, 1993.
- Gabriel, (R.) et Savage, (P.), Crisis in Command : Mismanagement in the Army, New York, Hill and Wang, 1978.
- Goya (M.) La chair et l'acier, Paris, Tallandier, 2004.
- Grossman, (Lt-col), On killing, New York, Back Bay Books, 1995.
- Griffith, (P.), Forward into battle, United States, Presidio Press, 1991.
- Holmes, (R.), Acts of War, The Behavior of Men in Battle, New York, The Free Press, 1985.
- Infantry in battle, Washington, The infantry journal incorporated, 1939.
- Iribarne, (P.), La logique de l'honneur, Le Seuil, 1989.
- Roy, (J.), Guynemer, l'ange de la mort, Paris, Albin Michel, 1986.
- Kahalani, (A.), A warrior's way, Tel aviv, Steimatzky, 1999.
- Keegan, (J.), The Face of Battle, United States of America, Penguin Books, 1978.
- Kurowski, (F.), Infantry aces, United States of America, Stackpole books, 1994.
- Kurowski, (F.), Panzer aces, United States of America, Stack pole books, 1992.
- Laure, (E.) (Cdt), Au 3^o bureau du troisième GQG, Paris, Plon, 1921.
- Lecteur, (R.), La guerre de Corée, Paris, Robert Laffont, 1963.
- Leckie, (R.), Fighting by Minutes, United States of America, Praeger Publishers, Wesport, 1994.
- Maisonneuve, (Cne), L'infanterie sous le feu, Berger-Levrault, 1925.
- Marshall, (S.L.A.) (Col.), L'invasion aéroportée en Normandie, Paris, Payot.

- Marshall, (S.L.A.) (Col.), *Men Against Fire*, University of Oklahoma Press, 2000.
- Marshall, (S.L.A.)(Col.), *The river and the gauntlet*, United States of America, Time incorporated, 1962.
- Masson, (P.), *L'homme en guerre*, Paris, Editions du rocher, 1997.
- Meyer, (J.), *Les soldats de la Grande Guerre*, Hachette, 1998.
- Pedroncini, (G.), *Pétain général en chef*, Paris, Publications de la Sorbonne, PUF, 1974.
- Peters, (T.) et Waterman, (R.), *Le prix de l'excellence*, Paris, InterEditions, 1983.
- Razoux, (P.), *La guerre israélo-arabe d'octobre 1973*, Paris, Economica, 1999.
- Sorman, (G.), *Les vrais penseurs de notre temps*, Paris, Fayard, 1989.
- Weygand, (Gen.), *Mémoires, idéal vécu*, Paris, Flammarion, 1955.

MÉMOIRES DE GUERRE

- Broadfoot, (B.), *Six War Years Memories of Canadians and Abroad*, Doubleday Canada Limited, 1974.
- Jünger, (E.), *Orages d'acier*, Paris, Payot, 1930.
- Rommel, (E.), (Lt-col), *L'infanterie attaque, enseignements et expérience vécue*, Ecole d'application de l'infanterie.
- Chenu, (C.), *Du Képi rouge aux Chars d'Assaut*, Albin-Michel, Paris, 1932.
- Delvert, (C.), *Carnets d'un fantassin*, Paris, Albin Michel, 1935.
- Genevoix, (M.), *Ceux de 14*, Omnibus, 1998.
- Jünger, (E.), *Feu et sang*, Paris, Bourgeois, 1998.
- Jünger, (E.), *Orages d'acier*, Paris, Payot, 1930.
- Lintier, (P.), *Ma pièce*. Paris, Plon, 1916.
- Norton Cru, (J.), *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités de 1915 à 1928*, Presse Universitaires de Nancy, 1993.
- Rimbault, (P.), *Journal d'un officier de ligne*, Paris, Berger-levrault, 1916.
- Tezenal du Montcel, (P.), *L'Heure H*, Paris, Plon, 1925.

TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Allemand, (T.), Evolution des sections d'infanterie de 1871 à 1982, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Thèse de 3^o cycle sous la direction du professeur Alain Joxe. Ardant du Picq, (Ch.), Etudes sur le combat, Paris, Champ Libre, 1978.

Cousine, (A.), La vie d'une division française pendant la guerre 1914-1918. La 42^o Division d'infanterie, Mémoire d'Histoire pour la maîtrise spécialisée es-lettres, sous la direction du professeur Duroselle, Paris-Sorbonne, 1969.

ARTICLES

Barrois, (C.), " La psychologie du guerrier ", Revue Sciences Humaines, n°41, juillet 1994.

Ballany, (I.), " Men at War : the Sources of Morale ", in Royal United Services Institute for Defence and Security Studies journal, vol. 148, february 2003.

Clarke (L.), " Le mythe de la panique ", Sciences Humaines, n°132, novembre 2002.

Desch, (J.), " The 1941 German Army/The 1944-1945 U.S. Army : A Comparative Analysis of Two Forces in Their Primes ", Command Magazine, n°18, septembre-octobre 1992.

Gardiner, (Gen.), " Témoignage sur le chef militaire en opérations ", Objectif Doctrine 33/Les cahiers du RETEX, n°8.

Janowitz, (M.) et Shils, (E.), " Cohésion et désagrégation de la Wehrmacht pendant la Deuxième Guerre mondiale ", Les Champs de Mars, Paris, La documentation française, premier semestre 2001.

Jary et Carbuncle, " Infantry Firepower ", British Army Review, n°114, décembre 1996.

Kissel, (Gen.), " La panique au combat ", in Revue Militaire Suisse n°6, juin 1956.

Monnier, (T.) et Naud, (P.), " L'enfer des hommes ", Vae Victis, n°30, janvier-février 2000.

Ménard, (P.), " Psychologie militaire, la peur subconsciente du soldat dans les tranchées ", Revue d'infanterie 1922-1.

Nicol, (Cap.), " The Morale of the Australian Infantry in South Vietnam, 1965-1972 ", British Army Review, n°127.

O'Meara, (Col.) et Hartjen, (Ltn-col), " Systems Approach to combat Training ", Army Review, janvier 1985.

Para, (Maj.), " Fighting Power : The German Army of WWII and the British Army of Today ", British Army Review, n°114.

Raphel, Stivalet et Esquivie, " La vulnérabilité de l'homme au combat : aspects psychologiques ", L'armement, n°53, juillet-août 1996.

Storr Kings, (Maj.), " Exercice Sea Wall : infantry tactics in the era of manoeuver warfare ", British Army Review, n°119, août 1998.

RAPPORTS ET TÉMOIGNAGES

Rapport du capitaine Marchand, " Enseignements tirés de l'action menée sur la maison de la radio de Bangui (22 mai 1996) ".

Rapport du lieutenant Heluin, " Enseignements tirés de la reprise du pont de Verbanja (27 mai 1995) ".

Pierre-Frédéric Bertaux, " La gestion du stress lié à l'usage des armes dans la police ", conférence à l'Ecole de Paris du management.

Témoignage du général de Sacqui de Sannes sur les combats du 17 juin 1993 à Mogadiscio

SITES INTERNET

www.custerbattle.com.

www.killology.com.

www.nttc.ch.

